





Autres ailleurs



OUVRAGES PUBLIÉS PAR RAPHAËL MONTICELLI

POÉSIE, ÉDITIONS COURANTES

Autres ailleurs, La rumeur libre, 2023.

Traces du temps, sur une suite d'œuvres de Leonardo Rosa,
avec Bernard Noël et Alain Freixe, L'Amourier, 2021.

Chants à Tu, La Passe du vent, 2019.

Si belle rétive, illustrations de Claudie Poinard,
Tipaza, Cannes, 2016.

Mer intérieure, La Passe du vent, 2013.

Pas une semaine sans Madame, avec Alain Freixe,
douze reproductions d'œuvres de Jean-Jacques Laurent, L'Amourier, 2013.

Madame des villes des champs et des forêts, avec Alain Freixe, L'Amourier, 2011.

POÉSIE, BIBLIOPHILIE



L'espace en ses avatars, illustrations de Max Charvolen,
La Diane française, 2022.

Jeux de confinement, conversation poétique avec Alain Freixe,
illustrations de Martin Miguel, Henri Baviera, Remo Giatti,
La Diane française, 2020.

Les Carnets éclaboussés 1 et 2, illustrations de Giovanni Rubino,
la Diane française, Nice, 2020.

Mélodie verte, illustration de Paola di Prima, les Cahiers du musée, 2019.

Dans le vacarme des couleurs, illustrations de Fernanda Fedi,
La Diane française, 2018.

Vallées et montagnes, illustrations de Fumika Sato, La Diane française, 2018.

Entre deux feuilles d'eau, illustrations de Sabrina d'Agliano,
La Diane française, 2018.

Et la mémoire rêve d'en rêver, illustrations de Martin Miguel,
La Diane française, 2018.

Les Voix de l'ange, de Muriel Désambrois, La Diane française, 2018.

Continuons la route ensemble, mon ami photos de Marc Monticelli,
La Diane française, 2018.

Surge, in Geo Grafica, illustrations de Remo Giatti, La Diane française, 2017.

Amphisbène et autres chimères, illustrations de Éric Massholder, 2017.

Ballade rythmique, illustrations de Rico Roberto, La Diane française, 2017.

Longue portée, bois gravés de Roland Kraus, La Diane française, 2017.

Chanson de terre, in Gestes, céramiques de Maria Rousguisto, L'Ormaie, 2017.

Percées, illustrations de Jean Marc Pouletaut, La Diane française, 2016.

Le temps tape au carreau, illustration de Martin Miguel,
Les Cahiers du musée, 2016.

Je vois la digitale, aquarelles de Carmen Boccù, la Diane française, 2016.
Les Embrassées, bois gravés d'Alain Lesté,
 Manière noire, Vernon, 2015.
Sub idem tempus, dessins originaux de Roland Kraus,
 l'Ormaie, Saint-Paul-de-Vence, 2015.
Buttati, illustrations de Giovanni Rubino, La Diane française ed, 2015.
Père puissant et son fils, illustrations d'Éric Massholder, La Diane française, 2015.
Horizons puits, gravures polychromes originales d'Henri Baviera, Arte-Libris, 2015.
Petits riens, illustrations de Remo Giatti, la Diane française, 2015.
Astres errants et Attelage II, manuscrits sur des œuvres de Martin Miguel,
 Collection mano a mano, Les cahiers du museur, Nice, 2015.
Elle dit Venise, illustrations de Sabrina d'Agliano,
 La Diane française, 2014
À fleur de sol, illustrations de Max Charvolen, MDL, Lille, 2014.
Murmures des ténèbres, à propos de la légende des sept dormants d'Éphèse,
 illustrations de Muriel Desambrois, La Diane française, 2014.

POÉSIE, LIVRES D'ARTISTE

L'Edda des corbeaux, sur des gravures originales de Bernard Alligand,
 chez les auteurs, 7 exemplaires, 2020.
Les Couleurs de l'absence de Michel Butor, pour la revue *BAU*,
 Contenitore 16, Viareggio, It, 2019.
Détours et retours, sur cinq œuvres de Martin Miguel,
 chez les auteurs, 2018.
Manu factus, livre d'artiste avec Leonardo Rosa, 9 exemplaires,
 chez les auteurs, Nice et Castelveccchio, 2017.
Posthume suivi de Les couleurs de l'absence, livre d'artiste en souvenir
 de Michel Butor, pour la galerie Itinéraires, Vallauris, 2016.
Plume poétique, sur une céramique de Rachèle Rivière,
 chez les auteurs, 2 exemplaires, 2016.
Flux, sur des peintures de Gérard Serée, chez les auteurs 2016.
Madame de millepertuis, sur 21 céramiques de Gérard Éli, 2014.
Baous et Rioux, dans une céramique de Salvatore Parisi,
 chez les auteurs, 2014.

PROSE

Bribes, illustrations de Edmond Baudoin, Jean Jacques Laurent,
 François Goalec, Marc Monticelli, Alkis Voliotis, cinq livres parus,
 L'Amourier, dernière édition 2015.
La Légende fleurie, illustrations de Martine Orsoni,
 L'Amourier, Coaraze, 2009.





RAPHAËL MONTICELLI

Autres ailleurs



la rumeur libre

ÉDITIONS

Cet ouvrage est le quatre-vingt-quatrième
de la collection de poésie
de La rumeur libre.

© 2022 *la rumeur libre* ÉDITIONS

Vareilles

F-42540 Sainte-Colombe-sur-Gand

www.larumeurlibre.fr

ISSN 1956-094X

ISBN 978-2-35577-272-6

Ouvrir ailleurs



OUVRE MOI CETTE PORTE

I

Ouvre-moi cette porte que je renaisse de l'envol des poussières
m'éblouisse de leur tournolement

je ne pleure pas ma jeunesse
je tais la jeune mort en moi
ce silence
cette immobilité
cette douleur étouffée de honte
la neige des oiseaux atteints en plein vol par la mort

Sous cette croûte qui mêle des restes de peau et des feuilles de sel
un dieu s'est déployé

II

Donne-moi cet espace rude
ivoire nid où les doigts se déchirent
derrière le tremblement des voiles d'eau

ils laissent un fouillis de saisons
des traces d'épines et de ronces
des brassées d'herbes et de fleurs

la corne des fruits l'hésitation des feuilles
le lamento
des branches l'hiver

dans le laboratoire intime des couleurs remue
du monde ce souvenir purifié quand les formes
s'estompent

III

Aide-moi à percer le secret de la boue
nid du texte à venir
sa placidité sous la lune dans la densité à peine plus
fortement marquée de la pâleur
sa sérénité
sa subtilité
la douceur de sa caresse
et cette patience qu'elle a quand le feu l'aspire que se
dessine le repli du voile
ombre ivoire nacre sable craie nuage

elle rend aux yeux la fouettée des flammes et
l'éblouissement des émaux

IV

Dis-moi l'ambiguïté des dérobades de l'eau
voile ivoire sable nuage

Elle accompagnait sa fuite vers les falaises de Leucate
et modulait à lèvres closes
écume
les airs légués par nos disparus
fumées humides

Les feuilles alors frémissaient doublement
les galets roulaient
et les sables

pierre glacier

algues et nymphéas l'ont accueillie et, l'enveloppant
de leurs amples mouvements, ont fait leur nid de sa
bouche

Rappelle-moi le tremblement du kaolin
l'odeur des bitumes bouillants
la vapeur des pierres
et ce halo d'espace vibrant traversé de violences
l'île où repose ce qui fut mon corps enfant

cette approche retenue de la fusion
cette attente sourde sous le ciel
et les murmures animaux qui les peuplent

VI

Révèle-moi merveille ces feux qui veillent sans brûler
en haut des doigts des navires des crânes
dans la prière des voyages et des langues

Ils arrachent aux ombres saisies par la pierre du temps
les éclats de la plume et du sommeil sur le front glacé
des mémoires

VII

Apprends-moi l'expansion des photons sur la rive de
sel blanc
le grand fleuve des ondes

C'est l'envahissement du regard
quand cet écoulement radieux heurte les choses du
monde
c'est le roulement lapidaire de l'écume
son ivoire s'estompe sur le sol
c'est l'éblouissement sans fin entre iris jacinthes
jonquilles

rhododendrons et résédas se mêlent au fond de la gorge
l'odeur du jasmin et du lilas et celle des roses légère et
palpitante comme un crâne de nouveau né

VIII

Libère le poème de l'air
sa basse continue
ce rythme de l'infloraison et de la défloraison

il règle les palpitations et les impulsions les lueurs
incertaines de l'aube
le scintillement de la nuit

c'est lui qui s'infiltré dans les moindres molécules
montagne foudroyée
et leur accorde quand il ne reste plus que des replis
d'ombres
cette capacité d'emprisonner la juste mesure de lumière
qui les rendra visibles différentes chatoyantes et
changeantes

souvenir purifié enfin aux yeux du monde

JE VOIS LA DIGITALE...

Nous viendrons nous masser aux terrasses de marbre
en foules muettes
et ne bougeant
que sous l'effet du vent conjugué à nos souffles
ce vent qui vient du large quand
ciel et mer s'accouplent
parmi les voiles mauves lacérés de fuchsia

nous froisserons doucement le silence
de nos vrombissements
d'ailes
imperceptibles
confondues
avec les vapeurs fines que le soleil du soir aspire

fleurs
d'étaupe diaprée

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Du fond des cours et des vallées montent les fleurs
vaporeuses
satins froissés glissant dans l'ombre ensommeillée
lumière effilochée pâle s'accroche en lambeaux
au vert hésitant des arbres
fenêtres
qui s'ouvrent au jour

La ville endormie flotte  guirlandes dans la brume

des mélodies emplissent
la symphonie désaccordée d'une l'aube qui naît

pose ses taches de sang sur les balustres et les
branches

Images du monde saisies
sur un suaire de soie marine

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Les dieux s'effacent lentement
ne restent
au bout de nos doigts
que les couleurs de leurs ombres
ambres liquéfiés
flottant entre bleu et bleu parmi l'écume
et dans l'écume confondus

Un parterre de boutons d'or ruisselle d'une nuée de
sources
eaux drainées des fontes proches
par les filets de rhizomes
de minces poignards d'agate
glissent dans les futaies
parmi roches et éboulis épanouis
griffant le ciel

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Ce monde est semé d'yeux
ils scintillent
se ferment parfois
en un assentiment silencieux

Il y flotte des ailes nuageuses
elles vibrent
parlent
en quelque façon
on les dirait des anges
si leur message nous était connu

Ce monde est d'ailes et d'yeux
et nos regards
s'y décomposent

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Moisissures mousses lichens
toutes les amours cachées
étalent leurs draps verts et gris
sur les bois et les pierres
les bitumes les bétons

À la plus pure source des sources
c'est la musique d'un envol lointain
oiseaux cristallins aux ailes d'eau
dont le regard pénètre si profond
que les volcans s'éveillent
que la terre
au cœur de soleil mourant s'en obscurcit
une traîne de suie pour tout suaire

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Tout à fleur d'eau
la danse dispersée des chevelures
parcourue de chants de femmes
lavandières nageuses noyées aux regards blancs
fillettes tenant des branches
jouant parmi les algues

Remuement de ciel dans un lac calme

Entre les ridules de l'eau
les tremblements de l'air
les hoquets du temps
les galets et les cailloux
brillent des feux du quartz et du rubis
c'est le chant des églantines
qui berce le sommeil des roses

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Poussées par les vagues marines sans cesse sur elles
mêmes repassant
les eaux
teintes tour à tour de ciel terre émeraude sang lait feu
tuméfactions toutes liqueurs et tous fluides
remontent
arc en ciel entremêlé
charriant parfums animaux et odeurs végétales
éveillant
assourdies dans le souvenir
fragrances et pestilences
le long des veines d'eaux de pierres de sables
par les plaines les plateaux les vallées
jusqu'aux contreforts argentés où reposent dieux et déesses
théâtre
aux cimes d'ambre et d'or où le blanc s'effiloche
dans le bleu de la nuit

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

Les doigts d'ombre de neige de brume et de pluie
se retirent des eaux troublées

des pierres luisantes
des parterres en fleur

ils remontent le long des fûts et des branches

un soleil les aspire
un ciel les attire
ils s'y fondent

disparaissent

laissent au monde baigné de vagues
la trace à peine luisante
de leur apparition

Le grand corps de la vie repose
Sous l'œil du ciel immaculé

*Tu as fait des merveilles
ton nom est sanctifié*

SILENCE DE MÉTÉORE

Vers le plus haut du mont par cette route sans balise

Tu as délaissé les terres basses
quitté le monde
ses sédiments
ses fertilités
les creux odorants de mousses
ces fonds où se rassemblent
les rires de la terre
l'humidité salée des bouches
et l'amande fraîche des mots

Tu as quitté la pente des vaches apaisées
dans l'écoulement des eaux
les prés des neiges de fleurs parmi des affleurements
de pierres
la torpeur des bergeries
leur solitude bruyante
et les insectes raisonneurs

Au sommet
la source d'un œil
tourné vers le haut
dans l'étourdissements des soleils
l'aveuglement des lunes
pieds plantés dans les cristaux sonores
entre arêtes et failles
bras levés au dessus de la tête
ouverts à tous les luxes du vide

Un ciel sans faille s'est posé
dans cette déchirure du souffle
Il a frayé sa voie dans ton crâne
l'a comblé d'incertitude
frangé de lumières brisées

Les pluies ont drainé des poussières d'astres morts
farine des minéraux qui roulent dans l'espace
elles en ont fait cette pâte
d'où germent des lichens inconnus
et des mousses rêches

Et ça remue là dedans
tu ne sais plus si c'est ciel mal ajusté
frottement d'aile de langue
mots piailllements
chant d'amour cri
air engouffré
chuchotements tièdes

Ça remue
En bordure d'espace la lumière tend ses arcs ses pièges
ses traces
Elle fait signe
Il faut aller

Enfant de Danaos
tu ne combleras jamais ce puits
il ne reste de ce que tu y verses
que cette trace incertaine sur la margelle
cet horizon désordonné

L'horizon n'est pas devant toi
il te cerne
pose autour de toi cette borne impossible où le
ciel se confond avec lui-même dans l'invasion des
transparences
tu chercheras en vain à résoudre l'énigme
il n'en est aucune
il est cet espace dont tu fais le centre illusoire
Tiens-toi là
accepte de t'y dissoudre
en frangeant d'étincelles colorées
l'extrême limite de tes yeux

Au delà c'est la loi du monde

HORIZONS

I

*Hommage à A. R.
Son souvenir nous trouble à jamais.*

horizon des écoulements
il fond en ses à-plats quand les jours se lèvent
il fuit sans cesse disparaissant dans sa clarté



horizon des écroulements
à la hauteurs des terres s'ajoute celle de nos regards
qui s'efforcent de filer les lignes hésitantes

horizon des ardeurs
quand le monde s'inverse
les eaux d'en haut se brouillent alors
avec celles d'en bas

horizon des apaisements
dans des gels tendres se glissent tous les bruits des vies
dérisoires et douces

horizon des surgissements
les rêves bondissent emportant dans leurs envolées
musicales toute l'aérienne lourdeur de nos terres

horizon des violences
les hurlements ininterrompus des innocents
ont endormi jusqu'à la sensibilité des justes
souffrance dans l'indifférence lasse

horizon des éclatements
dans des plaines figées par des glaciers millénaires
le lent fourmillement des vies dérisoires s'agite
sous des surfaces que l'on croit sereines

horizon des aveuglements
enfermée dans un univers aux prétentions d'infini
la foule pressée indistincte dans la bouillie
d'humanité.

II

Ici quelque chose cesse
(sans cependant avoir jamais eu de début)
dans l'aérienne flottaison de particules colorées

sur le bord d'un immense noir et gris
je rêve de lignes de chaleur
je prends mes marques

Ici quelque chose commence
(sans doute n'y aura-t-il jamais de fin)
en densifiant dans l'air la couleur comme si c'était
quelque chose

enfoui dans le dard de lumière l'immense apparaît
simple trace à la limite des ors

C'est ici
(ce lieu jamais auparavant n'avait eu d'existence)
le rêve de toutes les fins
dans les couleurs que prend l'air
quand il durcit

l'espace naît des ombres
sous l'aspect d'une immensité bleue
sur ses bords se reflètent en lignes rouges et jaunes les
va-et-vient de la lumière

C'est ici
(ce lieu désormais sera comme s'il avait toujours été)
le rêve de tous les commencements
dans le flottement coloré de l'air des origines

au delà des jeux de la lumière
l'immense encore comme un reflet
une simple raie de néant

L'espace a pris son corps de couleur où la langue
prend corps

Et dans le tremblement qui mêle toutes les voix
je rêve que j'écris à même le principe de nos vies

matrice de toute parole

PERCÉES

Étendons-nous : d'ici on perçoit mieux le ciel, et son éclat me fait moins mal.

*Elbe îles dalmates matins soufflant sur Manhattan
automne sur Central Park ou les châtaigneraies de mon
village bassins du Luxembourg ou des Tuileries midi sur
Boboli crépuscules sur l'estuaire de Santa Lucia pavés
de la piazza del campo voiles sur les roches de Yeo Shan
frondaison des fromagers d'Angkor murs musicaux de
Sienne ébouriffures du Yang Tsé la nuit se pose sur le
Canalasso le Zuiderzee la Baie des Anges
Ici la vie nous fait moins de mal.*

Je pose les mains sur une herbe tendre et rêche

Autour de moi
les champs
les vignes
les échalas aux maladresses d'enfants
les vrilles d'amour qui piègent les doigts

Mon corps flotte parmi les corps d'herbe
à fleur d'eau
aspire odeurs et couleurs par chacun de ses pores
dans des parfums d'ombre

mains posées sur la peau de la terre
Et juste assez d'air

*À nouveau, des heures durant, je regarde un ciel de nuit
barré de nuages devant la mer.
Des rognures de ciel d'ombre, irisées d'huiles et
d'essences, se sont posées sur toute la nuit de la mer,
mêlées au sel et à l'écume.
Je ne distingue rien que ce noir imparfait que blesse la
chevauchée des vagues sur le sable ou les galets.*

Cette nuit n'est pas la nuit

chuchotis et murmures s'y glissent
la mélodie des plumes
la partition des herbes meurtries

Le fleuve
y égraine ses psaumes
voix chargées de sable

La nuit n'est pas la nuit

Ce silence n'est pas silence
Le temps y balbutie

*Sur la fenêtre aux vitres froides je pose du souffle,
des doigts, mes empreintes, écritures sans mots, et la
lumière du jour naissant.*

*Cette fraîcheur : l'éventail d'un vol d'insecte. Et mon
front sur la vitre.*

Ce qui m'entoure

une respiration
un suintement
une sueur
une lumière
un fil
des cheveux de lumière

les salves du temps

Un souffle
le long de ma peau
frôle mon oreille
froisse mon lobe
fouille mon pavillon
ouvre mes lèvres

*Trois hirondelles découpent ce tissu dont on dit par
paresse qu'il est bleu : le plus souvent il s'émiette
miroitant d'improbables d'images qu'il renvoie vers
nous disjointes : leurs formes ne nous paraissent jamais
bien ajustées au vol acéré des hirondelles.*

Derrière la vitre
passent les plus ténues
des paroles du monde

Autour de moi des voiles
entre les fils
filtrent l'air et la lumière
se faufilent

Autour de moi en vagues pulsantes
l'espace respire

Tout est parole en moi
autour de moi

Je vois le monde avec les mots

VOL INVERSE

*Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
qui nidifie en l'air*

Attaquer le vide le
grignoter pousser la vie lancer
la vie

excroissance
là où il n'y avait rien

là où
il aurait pu ne jamais rien exister
et de ma main serrant les fibres
et de mes doigts les nouant
creuset
où se construit la lenteur
la chimie du temps de la lumière de l'espace et des mots
Ariane en tes détours construis le labyrinthe

ce que tu pièges c'est la mort

végétation animale
et ses pauses moussues s'élancent
oublieuses des creux et des sources
nuageuses
respiration ténue et tenace
postée au seuil du silence

la main
tenant la plume sur les chemins de la feuille
tenant les fibres

liant le vide
il n'est d'autre canevas que l'infini à combler
d'autre métier que la main
attentive
postée au seuil du vide
filant l'espace à l'opposé des pouces

SUB IDEM TEMPUS

Soit
ce feu qui couve sur les amers l'été
la blancheur qui lève des pierres dans les ronces de
cuivre
l'écume du Nord, elle envahit les rochers de la nuit
l'amandier vibrant quand les prairies étincellent sous
le vent
 l'odeurs de terre et de blés fauchés ce rappel
d'humidité sucrée

*Dis-moi la blancheur
l'écume les amandiers
les odeurs de terre
le feu des pierres du Nord
qui font vibrer les blés
Dis moi ce qui couve
dans les ronces
envahit les prairies
fauchées de l'amer
Les rochers de cuivre
étincellent
d'un rapt d'humidité
l'été se lève de la nuit
sous le velours
du vent*

I

Soit
le brasier du sommeil, il court le long de ta peau, la
vie est courte
ce miel pour ta soif tes paumes pleines de sable
le cuivre écumant sur les feuilles pacifiques des
ronciers insatiables
la brise qui dévale en ruisseau au pas de l'ourse les
branches craquent
et ce soupir les florissons d'Orients sous le souffle des
fruits surs

*le cuivre déjà brise
le brasier de tes paumes
tu sors d'un sommeil
empli d'écume
les ruisseaux de l'Orient
courent à travers le sable
sur les feuilles pacifiques
Dévale cette floraison
le long de ta peau
un miel de ronciars
Les branches craquent
sous le souffle
La vie est courte
pour tes soifs insatiables
au pas de l'ourse des fruits surs*

Soit
la fureur qui parcourt ces rives ivrées en cris
d'oiseaux
ta peur apaisée : cet éclat dans ton œil, la fuite d'un
lambert
le portique assailli d'abeilles du côté du couchant
dans l'aube désertée
cette ivresse d'océans que brise une neige bordée de
suie
l'archipel aux bourgeons de voix chargées de la sève
en fleurs des cerisiers



*La fureur apaise
le doute des portiques
Ces cris d'oiseaux
en archipels
ta peur assaillie d'abeilles froides
l'ivresse d'océans
qui bourgeonnent
parcourt
cet éclat du côté du couchant
Des voix brisent
ces rives
Dans ton œil d'aube
une neige chargée de sèves
ivoire
la fuite du lambert
désertée
borde de suie
la fleur des cerisiers*

III

Soit
l'orge incendiaire qui déchire des nids d'éclairs aux
sucs épais
la mousse qui cerne de boue les puits débordants de
jonquilles
le cerisier du crépuscule qui explose de rouille et de
nacre
la fontaines aux doigts glacés suintant la sueur
le sureau aérien irisé de lèvres musiciennes

*L'orge des puits
explose
en sureau des fontaines
Incendiaire
tu cernes de boue
les cerisiers aux doigts aériens
déchires la mousse des crépuscules
glacés
irises d'éclairs
les nids débordant de rouille
et suintent à tes lèvres
les sucs épais des jonquilles de nacre
salive musicienne*



IV

Soit
le scarabée ou le crabe creusant l'ombre sous les
tropiques
le couteau de seigle qui fouille dans ta bouche couleur
de safran
l'horizon au goût d'amande, sa fleur s'étire en aiguille
la haine glissée sous le vent, boussole sans aimant
cette eau verte qui lèche et musique ta sueur où tu
t'agites

*Dans ta bouche des scarabées à l'horizon des haines
tu t'agites
et des crabes safran
goût d'amande
glissent dans l'eau verte
creusent
fouillent les fleurs sous le vent
qui lèche l'ombre des couteaux
s'étire
c'est boussole et musique
sous les tropiques
ta sueur
seigle en aiguilles sans aimant*

Soit
l'alcool du silence au sein des Afriques où tu te tiens
la pulsation qui te rythme dans la moiteur de l'ivresse
apaisée
ce parfum de raisin à la pointe des châtaigniers
le sang au goût d'océan coulant de l'herbe rêche
ce chant du sommeil que tu murmures au cœur de
l'ombre

*Et te revoici apaisé
à la pointe du sang
tu murmures au sein de l'ivresse
des châtaigniers au goût d'océan
un chant d'Afriques
dans la moiteur de l'herbe du sommeil
ton silence est une pulsation
son parfum rêche
plein d'un alcool te rythme
de raisin coulant de l'ombre*

Dans un clignement des paupières



VALLÉES ET MONTAGNES

Vallées et montagnes
replis et drapés
là-haut le ciel s'est envolé
Vallées et montagnes
la terre a tremblé
mes lèvres sont closes
mes yeux sont fermés

*une marée de cerisiers
une pluie de flocons blancs
Ami tu m'en parlais souvent
et signalais certains de tes textes
sous les fleurs de ton cerisier*

La rue s'époumone
une source fuit
Un nuage frôle
le jour et la nuit
Vallées et montagnes
s'unissent sans bruit

*sous les ailes du Fuji
on rêve la vie éphémère
le monde est mouvant et seul
peut durer longtemps peut-être
le vol ardent d'un papillon*

Aux bords de mes tempes
chuchote une vie
Vallées et montagnes
façonnent l'oubli
et le temps qui frappe
creuse ses sillons
Une eau de jouvence
couve au fond des puits

*vagues des silhouettes
s'éloignent les lointains
s'estompent les monts vaporeux
se confondent
aux horizons brouillés*

Vallées et montagnes
mes mains éblouies
soulèvent les voiles
d'un monde endormi
Le rêve s'émiette
un peuple d'oiseaux
cache sous ses ailes
l'horizon détruit

*Je penche la tête du côté du jour
de tes doigts tu fouilles
un vieil almanach
le papier frissonne
des voix qui résonnent
d'un lointain perdu*

Vallées et montagnes
se sont refermées
Les arbres ont pris
des teintes de nuit
Vallées et montagnes
silencieusement
recueillent l'envol
d'un éclair d'oiseau

SURGE
(GRAVIR - GRAVER)

*Si vivante suis
et si forte de vivre
c'est que j'ai la force
de mourir sans fin.*

On dit le ciel
blanchit
Vrai
Lentement il prend
l'azur laiteux d'un mur souvent recouvert de chaux
On dit les étoiles pâlisent
Vrai
Elles se diluent dans l'arcane du ciel
les crêtes émergent d'un horizon cérulé
arborent des crénelures aux teintes d'ophiolite
Une charpie d'hyacinthes de roses de violettes de
jasmins
secoue des parfums de mémoire

Elle
surgit de la nuit
pétrée par des mains ignorantes
informe
poussée par des magmas
dont nous n'avons conscience
que dans la catastrophe

Les couleurs fleurissent
coulent le long des pentes
roses verts et jaunes

morceaux de soleils accrochés
aux branches et aux pics
Soleils refroidis dans les veines des feuilles
des roches
Brandons voilés
au loin
escarboucles piquées
braisettes saupoudrant l'ombre
éclat melliflu des arbres alpins
roulements osseux dans des fonds de torrents
Ici ou là le gris abrupt
de la roche nue en falaise
strates qui éveillent en nous
des souvenirs de tourmente
Ce n'est pas le soleil qui se lève
c'est le jour
la lumière
que dessine
le chemin de ta main sur la plaque

*Grave tu es grave tu graves
grave et affairé puissant
ta force dans cette*

 *cette boule ou peur ou
cette tension qui loge
dans les creux de ton corps
ta faiblesse*

 *ta puissant ta force
dans ton épuisement
Tu graves*

Ma terre est ainsi
travaillée du dedans
du dessous
barrée de cicatrices pustules
mers vallées et rivières
excroissances
montagnes

Ma terre est ainsi
fragile

Elle
s'ancre si belle elle
la vie
la vie ardente
la vie aux bourgeons étoilés
aux vignes ardentes
aux vagues frangées
Scandale de lumière
sur quoi le pied trébuche

La gorge se brise
s'écroule
par pans
par à coups et frottements
s'écroule
roule
la catastrophe des pierres
celle du
mica du quartz
quand les heures volent

*Tu
fais passer
dans ton corps
tes bras tes mains tes doigts
nos yeux*

la puissance des monts

et leur légèreté

Dans la confusion
un vacarme
une onde roule et croule
des odeurs l'entourent
le sel l'iode un goût
amer aussi
blanc
traversé traversant
la trace d'une une salve
elle s'ouvre



*Tes yeux tes bras tes doigts
chacun de tes muscles chaque
pore chaque
souffle
t'agrippe à ces surfaces tu y cherches
ce petit rien à quoi te retenir
une faille minime où planter
Tes ongles burins piolets
Une éraflure ouverte sous tes doigts
Pour te cramponner
Éviter
éviter la chute*

Encore un peu

Le ciel se déploie
horizon sur horizon
air sur air
gaze mouillée sur organdi
Un ciel se déploie sur un ciel déplié
horizon surgissant par dessus l'horizon
paupières qui s'écarchillent au sortir du pays des lacs
inverses
des sources rebues par la terre
des oiseaux ravalant leur chant
de terre
L'aile retrouve le vol et
la pluie sa chute
si tu sais attendre
tout se repliera
dans
la nuit

*Sur cette surface tu rampes
L'horizon tourneboule tu
ne sais si tu grimpes si
tu te traînes nageant entre sable et boue
descends te précipites
Tu ne sais si le sol s'efface tu ne sais
si ça s'élève ou croule*

*Tu ne sais
que l'ancre de tes yeux et de tes doigts fidèles*

Le ciel se déplie
quand il sort
de la région des grottes
encore plein de la fraîcheur
des eaux secrètes
des filets d'air
fuyant de la moindre crevasse
des remuements
d'ailes
Ce pays protège les regards
avec la vie foisonnante
des animaux bavards
ça court ça vole ça saute
entre les feuilles
souriantes des forêts antiques

avec la vie des bêtes silencieuses

*Ça n'est que surface dis-tu
Et tu y mords y grattes y crèves
y creuses
quoi
Des infinis minuscules
tombeaux d'éternité
des tourbillons d'espace
toutes les danses des mondes d'en haut
l'errance de constellations nouvelles
le souffle d'une parole*

Tu y graves y creuses

Ce qui t'élève

Ce qui nous élève

C'est aussi
La litanie de l'herbe
vive vivace vivante
à l'assaut du
vent d'
un espace qu'elle
envahit
qui l'
étouffe
qu'elle
étouffe
Herbe étoupe
herbe toison au parfum d'
algue et de
musc

*Ça n'est que surface
fragment égaré du monde*

Tu t'y abîmes

*Tu y abîmes
ton corps entier et ta mémoire*

*Y trouverons-nous
souffle sens et voix*

*Y forgerons-nous
langue*

Et la violence de l'arbre
Elle
dans la violence de l'arbre
celle qui tord la branche
défait
froisse déchire les feuilles
s'écartèle en tours et en puits
s'enfonce et s'élève

Ils s'accumulent s'écartèlent
les nuages cavaliers
ramassent les balises du ciel
catapultes adossées à la nuit
les détachent une à une
tordent l'horizon
en fumées chaotiques
avalent l'air
la lumière
la nuit
couvrent
couvent
se défont

*Tu nous fais embrasser le corps de la montagne
Mère des repos et des plaintes
des peurs et des extases
Tu nous fais pénétrer ce grand corps de déesse
Nous nous y sommes glissés
nous y abritons
y avons recherché la nuit et le silence*

Nous y rêvons

*Tu nous fais caresser le corps de la montagne
parcourir ses failles ses redans
Lentement tu fais taire nos peurs
étouffes
notre angoisse de marcheurs indécis
écrasés par ce qu'ils voient et ne connaissent pas*

Autour de la polaire
nos zodiaques modulent
des chants de simple flûte
La nuit tourne
élargit le ciel de la nuit
tandis que les criquets têtus
fourbissent leurs lames
de bronze
sur les fragiles enclumes
de nos cartilages

*Ta plaque est ainsi
dont les formes dérivent
sous l'ardeur de tes doigts
tu creuses
élimines retires saupoudres
sillonnes meurtris
attaques agressives brûles
détruis donnes
formes
graves
montagnes*

*Tu dis
Au sommet de l'enfer
un Éden est possible
non pour le rêve illusoire de nous mesurer à lui
mais pour y trouver une mesure de nous
inconnue de nous
Et c'est pourquoi nous laissons nos traces, caresses,
graffitis, dessins, écritures,
pour donner
un peu
forme et sens*

*Tu as recueilli les traces qui blessent
le corps de la terre
la peau des monts
Tu les as reportées
fidèle
sur nos peaux d'artifice
mutilations
scarifications
signes dont tu as marqué
nos peaux
Tu fais appel au fer au feu aux acides
à l'eau
Tu invoques les champs de coton
la mémoire du lin
la patience des femmes
les plaintes des hommes
les rites les complaints
les traces plaies
mémoires*

*dispersées sur des suaires de pierre
avant d'oser faire surgir
sur le papier humide
de tes mains de l'eau de la presse
la masse sans forme des dieux silencieux*

Moi mon plaisir sera
ce saisissement des yeux
dans le jeu incessant qu'impose
ta main à mes yeux
parcourant le papier et ouvrant
aux souvenirs jamais connus
Moi mon bonheur sera
cette invasion de mémoire
l'invention du regard

TRAVERSÉES

I

Le rythme de tes pas
ébranle ta mémoire
Le monde s'y déplace
et ta main le saisit

*

Il suffit qu'une main
une griffe
un bec
comme distraitement s'accroche
à un débris d'espace
et tout résonne à l'entour

*

Le temps tape à tes tempes le temps
brisé d'herbes parmi les pierres
temps qu'un nuage effiloche d'ocres anciens de bleus
mouvants
dans le crépuscule des matins et des soirs
éclairs déroutés par des eaux foisonnantes

*

Debout aux bords le monde tu te tiens
silhouette ténue
bras ballants tu laisses agir les formes du monde
éclats de fleurs d'écorces
de pierres
que rompt un clignement de l'oeil

que filtre le rideau de tes cils
images bouleversées sous tes paupières

*

L'espace se disperse Le temps
se défait
et ces fragments
épars
ensemencent nos yeux

*

Silhouette drapée d'ombre
le temps s'efface
temps insoumis temps rebelle éperdu
tu entends
la rumeur des siècles le chant
des peuples disparus qui vibre
au fond de toi
Il donne forme à tes regards

*

Des soleils innombrables en meutes
rodent
entre tes mains et tes yeux
éclairent les pluies qui te baignent
et multiplient les horizons

*

De chaque soleil s'évapore
en fumées incertaines le temps
retombe en crinières de lune
rampe en ruisseaux aveuglants

Le battement seul de ton cœur
fait le compte des tourbillons

*

Au bout de tes doigts la terre
a laissé des arcs en ciel
tu as posé de place en place
des rêves de sang
des traces
comme d'une aube épanouie
comme d'une voix qui chantonne
des airs très anciens oubliés
parmi orages et tonnerres
sur la montagne ensoleillée

*

L'espace enroule autour de toi
les morsures de ce qui fut
il y aurait entre deux cris
pétales recouvrant les chairs
fœtus protégeant le monde
salive apaisant les feux
mains tâtonnant la nuit des corps
la place pour un chant d'amour

*

Tu ouvres la terre aux horizons multiples
sous le regard vacillant des brumes
au nord au sud
les lucioles qui gouttent dès le crépuscule
font vibrer des halos sous tes paupières

*

Il y a les champs
les champs de blé les champs de seigle
et nos abris où filtrent les poussières aux volets
entrouverts
nos vêtements tissés des heures monotones
Il y a ce monde qui couvre notre peau

*

Une eau lointaine
rythme les gestes de tes doigts
Entailles pâles sur un bloc d'azur
tu fais le décompte des jours

*

Tu gardes en toi
les traces de milliers d'hivers
aurores suspendues
vols gelés des oiseaux sans nid
et ce qui reste de sillons
à l'arrière des bateaux aventuriers

*

Tu te souviens de tes villes
mélodies obliques
penchées parmi les herbes
Aucun bruit n'y rature
la longue paix des jours

*

Bâtitteur
dans la carrière d'air d'eau et de vent où tu as taillé
tes blocs

tu as construit ta ville
et les tours de ta ville
et ses détours

Dedans est le dehors
façonné à ta main

*

Et te voici
parmi des horizons que la lumière frise
Mal assuré
tu dévales les pentes du temps

Vers cette pulsation

Au fond

*

Vagues de sang et de soleil
du cœur de la terre au ciel blanc
les rides du temps s'épaississent

ou se désépaississent

C'est selon

*

Ta main
tendre
caresse
les animaux au corps de roche
et de lente démarche
La vie s'y réfugie secrète

Tu te troubles
La terre à tes narines a des saveurs de peau

*

Quand le soleil les touche
tu dis à tes montagnes
Vous êtes corps
vous êtes
îles
errant dans ma mémoire
roches auxquelles s'ancrent
mes souvenirs
ancrés en elles
Vous êtes corps

Vous êtes
corps osseux
que traversent
des plages inattendues
faites de bribes
de soleils
diffuses dans l'espace

Tu dis
Mes sœurs et mères
montagnes danseuses
vous forcez ma mémoire
et rendez à mes pieds
la vigueur de la terre foulée

*

Le sable fait sa musique de sas
Tu le saisis

entre pouce et médium
il coule
Restent entre tes doigts
des grains de pauvreté
prêts à éclore

*

Tu sais saisir l'instant
retenir l'heure
pour suspendre dans le lointain
le tourbillon des reines danseuses
et le geste alangui
des semeuses de vent

*

Flottent en lambeaux
des voix de paille sèche
Flambeaux
qu'une blancheur de sclère
fait lever
dans nos yeux

*

Dans la fraîcheur des citronniers
des étincelles d'herbe
froissent le silence de l'eau

Tu as gagné les rivages du soir

la paix étale

*

J'avance
Ou
Le monde défile
on dit
Sous mes yeux

Rien ne défile sous nos yeux
qui n'est dans notre mémoire
qui ne vient de nos mains

*

Tu es passé par là
Toi
ou ton ombre

Ou qui
comme toi
a pu compter les marges du jour
et en saisir les franges

Tu es passé par là
Et cela seul nous fait rêver

II

Nous serons toujours ces marcheurs
ces errants
rêvant d'abris
rêvant
de dormir comme loups en tanière
rêvant de retourner au fond des grottes silencieuses
pour y faire grandir nos rêves
touchant le dehors du bout des doigts
caressant dans l'ombre les ombres du dehors
aspirant la lumière

toujours marchant

Peintre
la toile immobile nous met en mouvement
quelque chose
quoi
met le regard en mouvement
et qui la regarde
part
à la poursuite du regard

Nous serons toujours ces marcheurs
vers les horizons plumes

Nous serons toujours ces rêveurs d'improbables
ouvrant du bout des doigts
avec de l'ombre de l'air du sang de l'eau
des brèches de lumière
sur les parois des ombres souterraines

Peintre nous voici chez toi
ce dehors de soleil et pluie
terre et pierres
et fils d'herbes accrochés aux pierres
dans la terre
sous le soleil et la pluie
éclairs de nuit trouées nuages
oiseaux chasseurs
guêpes et abeilles frelons moustiques araignées
lombrics
et parmi les fleurs
les graminées les herbes sèches de l'été les neiges
noires
plus loin
arbres en hordes ordonnées au flanc des collines
procession de marcheurs le long des crêtes
peuples oiseaux
renards daims sangliers animaux furtifs
et ceux plus secrets
timides
qui se faufilent glissent et se terrent

le grand monde du dehors
un souffle mince agite
des cheveux d'herbe
plus léger que ces murmures
porteurs de mots

Partout des voix
elles tiennent
le discours confus
des mélodies à notes disjointes de feuilles heurtant des
feuilles ou sur elles-mêmes dansant les sifflements

ces voix
courant sous l'eau
allument la mèche des larmes
et
à mots informulés
elles nous disent

Nous sommes ces marcheurs

Peintre
nous voici chez toi
l'atelier
ce dedans de toi qui s'évade de toi

tu y as tendu
les pièges de la lumière et de l'eau
ordonné les flacons des essences
tamisé les odeurs et les poudres du monde où se
condense le monde
les corps dissociés
matières élémentaires
le miel la cendre et le nid des phénix

Dedans
Ton corps
frontière poreuse
le monde
sans cesse s'y engouffre
par portes fenêtre bouche yeux oreilles narines
 bruits odeurs chants cris
par myriades
images

Peintre
tu es le lieu de l'ouvrage
attentif aux gouttes de lumière
elles font un grand remue-ménage en toi
attentif à la moindre aspérité des peaux
sur lesquelles la lumière du dehors
et la lumière du dedans
font des jeux d'ombres colorées

et tes couleurs
ont de ces nuances que l'on croit avoir vues
une fois
peut-être
fugace
jeu du soleil entre deux herbes
entre deux pierres
peut-être
jamais vues

Tu es l'atelier

Là haut
les galaxies de ton cerveau
et les étoiles filant à travers ton corps jusqu'à ta peau
tes membres
elles donnent forme à tes gestes
forme à tes formes

ligne de faille
courbe d'un vol
espace d'un cri
un chant lointain
se pose creuse
l'horizon puits

Plus haut
c'est le lieu des éclosions des naissances
l'horizon s'y désoriente
les lignes s'y dispersent
les arcs s'y effilochent
tu ébrèches le haut du ciel
troues le vide
pour le combler
des soleils désaltérés
ouvrent des sables en fusion
un ciel d'eau désorienté se souvient de la terre
de sa sueur d'archange en proie au doute
parmi des clameurs d'oiseaux
des fouillis de vagues
et l'odeur de l'iode qui passe sur la peau

Là-haut
dedans est un autre dehors
dehors un autre dedans

c'est l'envol du Phénix
le lieu de l'œuvre

Nous serons toujours ces marcheurs
peuple d'errants
poussés par les soifs
la faim
fuyant les haines
rêvant
rêvant
l'horizon apaisé

ELLE DIT VENISE...

Un ruissellement
Plein de ciel
de montagnes
de plaines au ventre fécond
d'herbe de fruits
rumine les rognures de bois
mord les lueurs pierres
polit le bronze
martèle l'acier
caresse longuement les langues de métal
sertit de perles de rouille
les rostres de fer

Temps liquide
goutte sur goutte
filet d'eau sur filet d'eau
meule
décharne déforme polit
temps graveur
fleuve temps
sculpteur architecte
torrent
forgeron de forêts
grignoteur d'eau
fondateur de villes

Ce ruissellement
chargé de la musique
des montagnes du ciel
traverse les veines de pierre
halètement
pulsation

Elle dit Venise

Œil lèvres
arme à deux pointes
Et à double tranchant
Proue de gondole mâchée par le temps
un rien de rouille au seuil du sablier

Elle dit Venise

La rouille est un don du temps
la cendre d'un feu lent
que l'eau attise

Elle dit Venise

Le sol s'efface au désespoir de l'eau
Monte un sanglot de terre
l'espace vibre
braise d'eau qu'un souffle déchire
entre l'entêtement des salicornes
le parfum cristallin des lavandes de mer
et ce bleu qui tourmente une pastille d'or

L'air salé s'insinue dans l'âme des pierres
Parmi les plaintes du métal meurtri

Elle dit Venise

L'ardeur des clochers lentement s'évapore
Trois nuages
agitent le vent
leur écume

défait et recompose
un ciel feuilleté qui étale ses mues

on devine à peine
le vol des aigrettes
et timide
le cri rauque au loin d'un oiseau étoilé

Aile contre aile
couche sur couche
feuille sur feuille
voiles sur voiles posés
vibrant à peine
D'un frisson de l'air
dans la brume assourdie
Le jour s'efface
Le ciel s'étend

Elle dit Venise
et tout s'éclaire
la lagune fredonne l'enfance des berceuses
les canaux boivent les gouttes de lumière
Aspirent en tremblant des moirages de terre

Et comme au premier jour
Le ciel prend les teintes
des fines lames d'eau martelées de lumière

Elle dit « Venise »

Veines pulsant la soif des hommes

Lagune où s'inverse la langue

ENTRE DEUX FEUILLES D'EAU

Tu jettes au fil de l'eau
des poignées de brindilles
et de feuilles froissées
Elles se pressent
s'égarent se
dispersent
emportent au loin des étincelles d'air



Tu les suis du regard

*Entre deux lunes
la vibration d'une onde*

Tu hésites
faut-il construire un espace
ou créer les éclats fuyants d'un alphabet perdu
et tu t'étonnes quand
à l'abord des zones de silence
tu saisis
soudain
ce que tu croyais imperceptible
ridules entre deux eaux
effilochée de nuages
ces secrets qui font trace
sous l'encre délavée

*Entre deux lacs
la forme d'un nuage*

Dans le halo mouillé des lunes de septembre
à peine audible

entravée
hésitante
ta voix
veut retrouver le souffle qui la porte
dans une expiration
et retourner à l'air qui donne forme et force
dans une inspiration

Elle doit
passer à travers feuilles et branches
aller parmi les poussières de soleil
se mêler aux insectes
se gorger de vapeurs

*Entre deux herbes
une poussière d'encre*

Reflets brouillés d'éclats de lagunes
tu avais dit Venise
avait alors surgi de terre
ce cordon de boue percé de graus
l'air
s'était empli de froufrous
d'ailes de feuilles mêlées
que le vent remue
ou qui remuent le vent
mariage du peuple des arbres
et de celui des oiseaux

*Entre deux ombres
le dessin des lèvres*

Entre sol et ciel la lumière en rideaux
dans la respiration de la canopée

à travers le lacis des arbres
celui délicat de l'asparagus
le travail toujours recommencé des tisserandes
amours d'Ariane qui guident nos pas
ces preuves d'amour qui ne sont que de fils

et de rêves de mains

Sur le sol serpentent fourmis et chenilles
dessinent des sentiers précaires
tracés de ruisseaux rivières fleuves
formes de branches

Rêves de mains

Sous le sol le bouillonnement lent des eaux secrètes
fait corps
avec racines radicules rhizomes rivières fleuves

*Entre deux eaux
le creux des pluies*

Rêves de mains

Pouce vers le bas tu vois
veines tendons collines et montagnes
crêtes bleuies sur le blanc du matin
parchemin qui dessine
le va et vient de canges sur des Nils
les chemins des fleuves d'Éden
Tigre et Euphrate se perdent
dans les méandres de tes doigts

ils saisissent et modèlent la mer
l'écho s'en propage de proche en proche
entre les rides du temps

*Entre deux pierres
le feu des larmes*

Rêves de mains

Pouce vers le haut
dans ta paume tu vois
monts et vallées lettres et chiffres
toute une circulation de sentiers et de rus

on dit qu'en suivant leurs traces
un œil exercé peut lire
le présent le passé l'avenir

*Entre deux arbres
la forme des lacs*

Sillons
entre arbre et corps
papier en attente d'écrit
dans ta main la lune les planètes le soleil les étoiles
et comme entre deux lunes
cette salive d'étoile qui coud le fond du ciel
bouche en attente de mots

Tu mets à portée de nos mains
le message d'éveil que nous livre
le vol oscillant des mésanges

*Entre deux feuilles
le tremblement du cuivre*

Tu suis les traces des caprices du temps
le brillant babillage des escargots
la vaillance des vrilles survivant aux vendanges

Ainsi la peau s'accroche aux fils d'archal des veines
et le monde marbré de macles
s'écrit entre deux feuilles d'eau

ESPACE CARAÏBES

Un grand remous de mer violente la fenêtre
ouverte ici
Ici
au cœur des choses
Mon île traversée de grâces coutumières
L'été s'est enchaîné aux mornes du matin

Le ciel d'écume a pris des teintes de lessive
Il a fondu sur mes terres ces îles
ouvertes
que les esprits du large ont envahies
sillonées de nuits hurlantes au cri des chiens
dans l'éclat du bitume aux reflets de velours

Un grand remous d'insectes a traversé la mer
luisant de sel
porteur de paroles aiguës
Sa danse sur la mangrove
tisse des boucles bruissantes
dans la prière des arceaux
Soleil humide
où tremble un souvenir

Le capricorne ouvre la porte au paradis
Des bêtes à feu
incisent la nuit glisse
le *chouval bon dié*

Parmi les planches et les ronces
les tôles les clous les verres brisés les dents les os
Parmi les débris lumineux de lunes vertes

les chants de pleurs les boues chatoyantes
les berceuses
les claques du vent les crissements parmi les oiseaux
aveuglés
parmi les plaies du monde la charpie des jutes
dans la compassion des tambours du matin
un homme rêve
parmi les fleurs

Ta maison n'est pas la maison des offrandes
ni celle des plaisirs
Elle est pleine du bruit des vagues
de l'insistance du vent
du rythme d'un ressac gonflé d'orages
d'arcs en ciel déchirés d'éclairs
de corps vibrants
de la grande espérance de vivre
du partage des bras
de la passion des yeux
de l'étourdissement des lunes
d'un miel de bitume crevé de lucioles
Elle vibre de temps suspendu
de légendes opaques
leur souvenir creuse le bois
dépose sur la vitre un halo de souffles
de labeur musical
Tu es cet homme qui rêve
de la floraison étourdissante des villes

Villes de femmes arbres bras et lianes
d'hommes debout à compter les étoiles
d'enfants courant parmi les toits et les comptines
Villes de peuples chargés de peuples

d'images
de mots
du ruissellement des continents
dont les méandres
font une terre d'ardeur au coeur du monde
Villes pulsantes
pleines de sèves de parfums et de voix

Parmi les planches et les ronces
les tôles les clous les verres brisés les dents les os
Parmi les débris lumineux de lunes vertes
les chants de pleurs les boues chatoyantes les
berceuses
les claques du vent les crissements parmi les oiseaux
aveuglés
parmi les plaies du monde la charpie des jutes
dans la compassion des tambours du matin

Tu es l'homme qui rêve
de villes fleurs parmi les fleurs

TROIS GOUTTES DE SANG SUR LA NEIGE

*Come les gotes de sanc furent
qui disor le blanc apparurent
[...]*

*Percevaux sur la gote muse
tot la matinee et use
tant que hors des tantes issirent
escuier qui muser le virent
et creuderent qu'il somellast
(Chrétien de Troyes.)*

*Sur la peau de la terre
blanche
un oiseau blessé dans son vol
a laissé goutter sa souffrance
trois gouttes de sang vivant
brûlant sur la peau de neige*

*Ne pas dire Espace
dire
Mon corps mes mains mes membres
ma tête au fond de l'eau du ciel
la mer sa vie ses doutes
ses crêtes neigeuses une lune
matinale
flottant au dessus de trois pics sentinelles
dans un monde de lait*

*Perceval voit les trois gouttes
s'arrête s'appuie sur sa lance*

*Le sang sur la neige s'étend
Le sang sur la neige rosit*

Ne pas dire *Espace*
dire
Vers le lointain les monts s'estompent
diaphanes parmi les vapeurs
brume sur brume qui les boit
strate sur strate tissu sur tissu
Ne pas dire *Espace*
dire
Mon corps rocher qui se confond
avec la brume qui efface
mon corps dissous parmi les monts

Ne pas dire espace
dire
Mes mains balancées
autour de moi volant
pour toucher le danger des anges
Dire
mes mains tendues vers Bételgeuse
vers Orion la lumineuse
mes mains dans sa main tenues
mes mains posées sur son épaule
Ne pas dire espace mais
dire le grand corps d'Orion

*Perceval s'appuie sur sa lance
sa lance ou son bâton de marche
qu'il plante sur cet horizon
immobile il voit sur la neige
trois gouttes la couleur diffuse
comme elle fait sur le tissu*

Dire
Orion la lumineuse
des deux côtés de l'horizon
Mon corps à son corps fiancé
Mon souffle à son souffle accordé
Orion chasseur
navigatrice
voile sur voile corps sur corps
entre les doigts et sur la peau
entre l'iris et la paupière
dire mon corps le corps d'Orion

*Perceval sur la neige muse
les gouttes de sang se voilent
il n'en reste plus que la trace
le visage de Blanchefleur*

Terres et trouées



HUMUS

I

Au début il y a la terre
la terre ténébreuse informe
au début il y a la terre
seul le souffle lui donne forme
appelons ça inspiration

Il y a des vallées heureuses
on les appelle vallées d'or
à la respiration légère
au vent léger des souvenirs

tout ce qui passe y fait trace
arbre ou oiseau orage et chant
et la respiration des hommes
y creuse de larges sillons

quand la main rencontre la terre
la terre lui donne l'empan
quand le corps rencontre la terre
la terre lui donne le pas

et si l'homme parle à la terre
la terre recueille sa voix
ses moindres murmures s'inscrivent
tels coups de bec
traces empreintes
d'un trait de plume s'envolant

commençons donc

il y a la terre
les mots qui naissent de la terre
et les mots que la terre boit

Terre nourrie de la vie qui sera et de celle qui fut

Terre qui d'eau et d'air nourrit toutes les vies dans la douceur des
enfouissements leur douceur
leur chaleur
leur
fraîcheur

Terre gravée de la forme des
pas celle de l'en marche des
corps qui garde mémoire en
creux accidents
effacements
pertes
sillons

Rêves de Terre gorgés d'air et d'eau par tous les tuyaux de leurs
fibres épanouis dans les ocres et les verts solidifiés en bruns
ils inscrivent dans leurs stries et jusque dans leur construction la
plus intime des souvenirs d'air et d'eau

Rêves de Terre
marqués des caresses et des rigueurs du temps

Rêves des ossements de la terre
restes durcis des caprices et des assauts du feu

Rêves de la terre
matière et matrice de toutes les nefs et de toutes les stèles

Rêves des rêves de Terre aux longues et pâles fibres
leur ordonnance mesurée et comptée étend aux horizons la
peau sensible des ses voiles



Grande peau qui couvre tous les rêves des rêves de
Terre elle les protège des heurts et des douleurs
elle en conserve la trace en rides sillons tuméfactions
accidents cicatrices effacements

Peau endurcie de douleurs
couverte du réseau dense des appels du sang

Les échanges de nos souffles modèlent les accidents de l'air
que notre voix sculpte maternelle

BAOUS ET RIOUS

Des grondements de terre
depuis la cime roulent
par flancs et gorges les rocs
graviers et sables
emportent à travers
combes cluses et rideaux
les feuilles et les herbes
emportent les écorces
des langues de terres 
par creux grottes et gorges
se perd et resurgit
diffuse s'étale
par veines viscères artères
dans les chairs et les os

Je suis homme et terre
mêlés viscères et glaise
homme et terre mêlés
arbre et terre

Je suis homme des
vallées homme des eaux
des terres
façonnables boues et
argiles mêlées sables
homme des éléments mêlés
quand terre et eau porteuses
d'air
se donnent à la langue
danseuse de feu homme
de l'eau courante
parviennent
du dehors du dedans
apaisées au seins des vallées
rongent
l'histoire des hauteurs
d'où elles dévalent
homme des eaux fertiles
dans des bruits mêlés de bois
rompu de rocs brisés
de sable en fusion
et de cœur battu

Je suis homme de terre
homme et femme
mêlés sous mes doigts
homme et femme mêlés
entrelacés la glaise endormie
homme et femme mêlés entrelacés
brisée s'éveille à mon souffle

dans mes mains	homme et femme
mêlés homme terre et femme mêlés	entrelacés brisés
terre et souffle	aspirés le retient et l'apaise
les oiseaux s'éparpillent des nids	homme et femme la peur
la peur qui tremblent un rapace endolori	enfin apprivoisée
tourne autour des cimes de verre	
émiette l'aigu du ciel	dans une étreinte de terre

CREUX DE L'OMBRE

Branches lianes ronces langues encres longs enchevêtrements poussées violences ce qui cherche la lumière la cache là où elle n'est pas atteinte elle perce troue trouve passe ondulations végétales qui suivent les combinaisons imprévisibles de la lumière du vent des accidents de la terre des obstacles des branches des ruptures tu pousses cherchant dans les creux l'ombre et accumulant les traits tu accumules ce qui cache le blanc le trouve où il n'est pas atteint il reste et passe il suit et dessine les combinaisons imprévues de ta lumière de l'air des accidents de la plaque des obstacles de la résistance des traces des carrefours creux ornières trous gravant à force le cuivre et croisant le gravé je pousse cherchant dans les mots l'encre et les accumulant du sens accumule ce qui masque le papier le crée lui donnant sens le trouve où il n'est pas atteint il perce trouve espace qui suit les combinaisons imprévues de ma lumière de l'air du temps de la langue de ses trous ses creux ses croisées ses pertes sa lourdeur sa gravité ses ruptures branches lianes ronces langues encres traces voix elles giflent fouettent attaquent griffent la main les écarte le bras les pousse passe les repousse comme elles le repoussent et attaquent au visage le giflent fouettent égratignent griffent les bras comme d'un nageur à bout de souffle les écartent cherchent à trouer l'ombre la nuit main Lucifer trouée d'air comme tu pousses et tires la pointe le grattoir le burin égratignes grattes érafles griffes écorches la plaque ou la donnes à mordre puis obstiné soignes ses creux ses scarifications ses cicatrices ses douleurs les encres frottes pour combler les manques les comblant les faire apparaître et longtemps tu frottes pour faire disparaître l'encre du métal intact comme je pousse et tire gratte rature biffe reprend superpose raye reprends rediPOSE

pour chercher à faire apparaître ceci arbres bras branches
hanches ronces corps encres traces voix sirènes traits mots
comme un nageur perdu cherchant son souffle la lumière la
trouée d'air ou encore la lente ondulation des algues de la
langue du corps qui suit sans qu'on puisse savoir à l'avance
comment et pourquoi les tensions de l'eau sa danse ses
remous quand elle heurte les obstacles que patiemment elle
réduit ou quand elle charrie ses propres obstacles et tout en
les roulant s'y heurte s'y entoure s'en dessaisit les reprend
les écharpe les algues se saisissent des membres s'y collent
s'y enroulent et leur rotation va à l'inverse du mouvement
de saisie elles s'y attachent les retiennent et tes mouvements
pour lutter contre elles donnent plus de force à leur
mouvement il faut se laisser aller suivre leur force accepter
leur dessin aller dans son sens se donner force de leur force
en abandonnant les gestes de sa main à la tension de la
plaque aux traits antérieurs aux mouvements du regard à la
rotation de la presse qui essuie le papier dans ses langes et
l'encre dans le papier aux bruits assourdis de la langue à ses
remous quand elle charrie ses propres obstacles et tout en
les roulant s'y heurte s'y enroule s'en écharpe s'en dessaisit
s'y retrouve et sans cesse s'y perd pour en naître comme en
ceci où sourdement dansent arbres bras branches hanches
ronces corps encres traces voix sirènes traits mots

TROUÉES

Écrire les couleurs du monde Regarde tes mains la vie en dépend elles tremblent Tous les souffles retournent au bleu ta voix s'enfonce dans ta gorge la caresse de l'air fait un cri l'espace remue Diluer l'espace trouble le cri te traverse le corps Torpiller le temps bousculer les soubassements du monde leur implosion produit des musiques profondes te cloue Tu ne sais jamais si tu parles ou si tu dans une coulure soudaine hantes ta propre mort retournes à l'eau des origines Tu nais des transformations de tes mains les mots voguent se glacent Tu devais nous dire un jour ce qui t'effraie voici que le monde s'ouvre sous tes mains tu les unis Mais le pourrais-tu si elles ne contenaient le ciel paumes et doigts joints Ton effroi étouffe les mots tu serres en toi le tranchant et l'acide sans cesse renouvelés la lame et le poinçon Bruit de la mort des mots bourdonnent au bout des doigts l'aigu et le grave Toutes les couleurs du monde les larmes et les sources effondrement des voix qui bourdonnent au bout de nos doigts glaces et buées Tu as recueilli le sang et les cendres Trouant nos langues de constellations Basculant l'envol de tes mains émiette le cri Pourquoi faut-il qu'écrire soit si hésitante frontière entre vivre et mourir

ENTREBÂILLEMENT

Poussant la porte entrebâillée je m'ouvre à l'assaut des peuples de la mer Ils se pressent grouillantes multitudes derrière la surface de l'eau si aucun cri ne sort de leurs bouches c'est soit que leurs voix sont couvertes par l'empire impavide de l'eau soit que leur étonnement ou leur douleur se forgent dans des zones où ni le temps ni le bruit n'ont prise Dans l'entrebâillement de la porte de l'eau je me livre à l'assaut des peuples de la mer. C'est le frémissement infiniment figé l'équilibre précaire où se stabilisent les tensions où elles s'apaisent c'est le lieu où dans l'entrebâillement des yeux court le fil ténu où le monde s'inverse entre eau et ciel l'un à l'autre s'ouvrant ou s'entrouvrant. Horizon. C'est le frémissement infiniment figé l'équilibre précaire où les tensions s'apaisent là où les regards d'en haut et ceux d'en bas se croisent entre l'eau qui se ressuie et celle qui indéfiniment retirée en son mouvement se fige Entre l'eau trembleuse qui boit les reflets pâles de l'à fresque et celle qui durcit ses chatolements dans la sourde lueur des mosaïques c'est le bord qui se mire et s'inverse où gisent au plus profond des miroirs silencieux tous les corps des enfants que nous fûmes Poussant la porte entrebâillée je suis assailli par la fureur de souffles chargés de poussières et d'odeurs étrangères. La mer charrie le linceul de Leucate où dansent des ombres pâlies aux seins de violettes elle roule vineuse des corps irradiés de la lueur d'îles pierreuses Voici l'aube et près du bord où des caresses pleines de larmes parcourent des ombres mourantes je file ces mots de sable mesure d'un temps qui entre l'eau de la fresque et celle de la mosaïque se fige dans l'intervalle d'un clignement de l'œil

PARCOURIR LES ESPACES...

Parcourir les substances grises et blanches toute l'écorce cérébrale et le tissu nerveux c'est courir le long des neurones et de l'un à l'autre passer en usant des synapses carrefours de proche en proche jusqu'à fleur de sens de peau de membres bras jambes mains doigts pieds sexe langue et c'est ainsi que nous sentons humons goûtons touchons palpons tâtons jouissons rêvons et prenant notre part au monde prenons notre part du monde poussant hors autour loin de nous ce nous même ramifié nous faisons toile filet qui rapporte en nous ce qui est hors autour loin de nous et de cet hors autour loin de nous nous fait nous et nous fait aussi bien cet hors autour loin de nous et notre empreinte sur cet hors autour loin de nous le fait lui et le fait aussi bien nous

parcourir cette substance d'air et d'eau toute la langue parlée et écrite c'est courir le long des monèmes et de l'un à l'autre passer jouant des syntagmes de proche en proche jusqu'à fleur d'humanité extrême de cultures de civilisations d'arts d'amours de langues et c'est ainsi que nous sentons humons goûtons touchons palpons tâtons jouissons rêvons et prenant notre part au monde prenons notre part du monde poussant hors autour loin de nous ce nous même ramifié nous faisons toile filet qui rapporte en nous ce qui est hors autour loin de nous et de cet hors autour loin de nous nous fait nous et nous fait aussi bien cet hors autour loin de nous et notre empreinte sur cet hors autour loin de nous le fait lui et le fait aussi bien nous

parcourir les substances grises blanches bleues opaques ou translucides d'air d'eau de terre d'éther toutes les grandes voies du mondes les réseaux qui couturent l'espace c'est courir le long des sentiers routes canaux et de l'un à l'autre

passer en usant des carrefours arborescentes synapses de
proche en proche jusqu'à fleur du monde à bout de terre
d'univers cosmos et c'est ainsi que nous sentons humons
goûtons touchons palpons tâtons jouissons rêvons et
prenant notre part au monde prenons notre part du monde
poussant hors autour loin de nous ce nous même ramifié
nous faisons toile filet qui rapporte en nous ce qui est hors
autour loin de nous et de cet hors autour loin de nous nous
fait nous et nous fait aussi bien cet hors autour loin de nous
et notre empreinte sur cet hors autour loin de nous le fait
lui et le fait aussi bien nous

bleu est la couleur de nos espaces les plus hauts et les plus
profonds vert celle de l'en bas qui vers l'en haut se fraie son
chemin orange celle de l'en haut qui vers l'en bas se tend
mauve enfin l'incertaine fusion des rêves d'en haut et des
rêves d'en bas le nombre des races de notre espèce est de
quatre rose jaune rouge et noir et quatre est aussi le nombre
des couleurs pour construire ce piège ce filet où viennent se
coller s'agglutiner tous les morceaux de temps tous les âges
de chacun de nous l'âge du monde de la vie de ce monde et
jusqu'aux souvenirs des voix initiales du premier ordre du
monde comme tous ces riens roulés brisés choses échouées
rejetées de la grande lessive du monde

FANTAISIE DE LA MANGROVE

dans ce monde incertain qui grouille comme au creux de mon crâne dans une indécision de limbes « ce qui est » dit aussi qu'autre chose pourrait être que toute chose pourrait être autre évidemment puisque « je » pourrait être « l'autre » ou « un autre »

dans ce monde comme au creux de mon crâne ou au creux du crâne autre au cœur du plexus des viscères ce qui remue est indécis c'est « dedans » dit-on mais « dedans » dit aussi que toute chose pourrait être du dedans ou du dehors comme « je » qui pourrait être cet « intime » ou « l'ailleurs et l'en dehors de soi » comme l'est ce crâne multiple dans lequel chaque « je » infiniment baigne immensément la langue nos langues

dans les limbes espace creux qui n'est ni vie ni mort ni salut ni perte « ce qui n'est pas » déjà grouille comme allant être « ce qui fut » n'est pas encore dissout mais déjà autre ou « pas encore là » mais déjà créant le vide de sa non encore apparition c'est cet espace dont on dit qu'il est l'innocence là où le pas encore est déjà où le déjà plus remue encore

c'est d'avant tout espace ou d'en dehors du temps l'art se faisant dans son espace et dans son temps propres l'artiste poussant de la main des doigts des épaules même l'aiguille de plomb ou d'acier le rameau de charbon ou la touffe de poils orientant les ruisseaux et les torrents fugaces qui charrient les poudres de pierres d'arbres de fleurs ou de fruits dans la tension et le projet de l'œil comme rivé aux doigts et aux circonvolutions du cerveau du dedans du cerveau du dehors

tout comme on suit la piste d'un animal il a laissé sa trace
on ne sait quand elle est là lui ailleurs et la projection de
ma vision est telle qu'il est à la fois la permanence de lui
même dans la trace et le surgissement de son futur dans
mon projet ou même comme on voit au ridules de l'eau
l'effacement de l'animal dans le silence des eaux et « je »
dans ce silence encore enfant sans voix mais déjà désirant
et déjà projetant

c'est suivre la piste du possible quand au creux de mes
crânes limbes grouille le monde et du monde ce que « je »
pourrait dire et autrement que dire je l'art comme une
forme toujours autre et ni vie ni mort mais sans cesse projet
actant infiniment possible projet

Bâtis et vestiges



IMAGES

I

J'arpente les rues désertes de villes inachevées ou depuis longtemps désertées; dans leur plan improbable s'inscrivent les dessins de visages casqués, de phallus tendus, de voûtes amplement ouvertes. À l'entrecroisement des figures tout le réseau des interstices, lumière laiteuse charriant les miettes de mon sang. J'éveille dans ma marche le chant plaintif des choses, leurs histoires bruissant sous mes pas, leur vieux sang, leur voix, leur sens. Éveillant en chaque être, en chaque chose, les millénaires qui les construisent, je bâtis hors le temps.

II

Images

(Son nom à la croisée du sens et du sang, à la croisée des rythmes et du sang)

Images

(Terres vierges pour sa voix, terres de sang brûlé pour sa voix)

(Les mondes surgissent à sa voix; ils s'inachèvent dans le tissé et s'ouvrent dans ses regards (Mondes vacillants dans l'aspiration des centaurees (images de sel et de ciel, de sagesse et d'exil)))

Images

(De la pointe de mon casque toute la forme de la ville et du ciel et leur éclat (Cette ogive comme désir conquérant aux arcs-boutants de mes tempes)).

(Ce que la digitale intéresse s'étend sur un empan à travers les doigts croisés (évanouissement du sable)).

Images

(Soleil brunisseur des terres jaunes, les souvenirs de l'eau s'auréolent dans l'interstice entre les pierres (souvenir des terres brunies les chevauchées de soleil sur les bêtes à cru leurs pas ont tracé les plans des villes à venir). Aux points d'ajour entre deux formes c'est le passage de la lumière vieillie, de l'air qui se souvient à peine de points d'eau asséchés.)

Images

(Peuple des oiseaux au vol bavard)

(Peuple des insectes cuirassés de nuit au vol doré (lourde reptation, arrêt brusque, courte hésitation, envol inattendu))

Peuple encore, au vol souverain, des oiseaux silencieux...)

III

Conserve dans le secret des fils du lin la structure des tombes royales, donne à ses fibres la couleur du sable et du soleil donne leur la couleur du ciel

Etablis dans le vert et le bronze le souvenir des passages antiques vers la mort. Dans le tremblement séculaire des fresques dans les déchirures de l'air de la terre et de la pierre établis tes passages vers la mort

IV

De ces terres de cris et de sang s'élève le battement des voix

COHABITATION

*Raphaël Monticelli & Michel Butor.
Aux squatters de tous les pays.*

I

*Bâtissons une tour d'Orient,
elle dévoilera les aubes;
ses aurores nous donneront la
rosée, la saveur des pêches et
la grâce des animaux.*

À l'orée du bois
le béton fleurit
en effervescences
illuminatrices
ouvrant les impasses
dures froides grises
où brisaient leurs têtes
les adolescents

*Construisons une tour du Nord,
elle accueillera les nuages;
les neiges s'y feront douceur,
les grands fauves y passeront,
portant nos rêves angéliques.*

Dans les corridors
de nos labyrinthes
mûrit le raisin
d'exaspération
qui va fermenter
en coulées brûlantes
pour nous entrouvrir
l'issue du secours

III

*Érigeons une tour du Sud,
elle mesurera le sable,
retiendra les contes de l'eau
qu'elle dira aux nuits insectes
dans les murmures de palmiers.*

Dans les interstices
entre les panneaux
haleines circulent
encres et métaux
faisant respirer
nos forêts intimes
faisant palpiter
les yeux et les cœurs

IV

*Élevons une tour de l'Ouest
pour y abriter la lumière :
elle tournera nos regards
vers des forêts lourdes de fruits
et les prairies toujours promises.*

Inlassablement
la marée questionne
aux pieds des donjons
gardant prisonniers
nos attermoissements
mines personnelles
silences coupables
parpaings de misères

*Tendons de grandes toiles d'air
entre les tours de l'horizon;
voûte, dôme, crâne, ciel,
pour y attiser les soleils
et absorber les galaxies.*

Briques faites livres
enlaçant leurs phrases
tressent les vaisseaux
qui prendront essor
aux ports de Babel
pour chercher fortune
aux confins des races
et des millénaires

PETITS PANS DE MUR

I

Mes doigts se sont ouverts à l'ombre des rues chargées
de tous les âges du monde
murs
murs
bruine de mots éclaboussant de sens
brûlant de tout ce qui né d'avant les mots s'impose à
nos sens

navires du temps
au bitume de leur coque s'accrochent des rostres
sur leurs mâts de pierres sont clos les souvenirs
d'arbres bavards
et tout ce qui pouvait suggérer la fluidité
jusqu'aux filets de la voix
s'est figé en roc sous l'œil de Gorgone

depuis nos millénaires immédiats
sans cesse chuchote cette constante naissance des âges
anciens
suaire minéral où vient s'imprimer à jamais
la voix qui se fera Dodone

Mes doigts se sont ouverts à l'ombre des villes
 paquebots aux cales bitumées
 glissant sur des temps aux profondeurs de corail
 leurs anfractuosités secrètes pullulent de vies plus
 minuscules que les moindres parcelles de l'eau au
 point qu'elles se font de chaque molécule de sodium un
 iceberg menaçant
 ou l'un de ces astéroïdes dont nous redoutons déjà
 l'existence pour nos navigateurs à venir

c'est la profondeur du ciel qui donne sa teinte à ces
 hauteurs humides et mouvantes où ramures à des
 vents d'eau
 fluctuent les cheveux des sirènes dont la voix ne fait
 que nous fuir

et notre frustration sordidement se fiance au plaisir
 facile et vain d'être toujours vivants de ne l'avoir pas
 goûtée



III

Mes doigts ouverts à l'ombre des rues
fouillent
je rêve des creux odorants
des vies essentielles remplis de syllabes aussitôt tues
que proférées
il n'en reste d'écho que dans ma paresseuse mémoire

sang des mots brûlant de tout ce qui a pu précéder les
mots pour s'imposer à nos sens

navires sur le temps glissant
leur fond bitumé cache à nos yeux les passés qu'il
protège
ou dont il nous protège
vainement

grand masque mort sur la mémoire des villes
bouillon où se sont lentement liquéfiées et épaissies
des myriades de vies élémentaires

nous finissons toujours par savoir que leur
grouillement bruit

IV

Mes doigts jouent pénètrent timidement l'aube
s'allient les profondeurs inverses dans des étagements
variables
et tandis que de longues mélodies inouïes à peine
suggérées en chants possibles
s'élèvent de proche en proche
construisent ces sphères musicales concentriques
au fond des grottes au ventre de Capri
ouvertes sur des espaces étoilés
au creux des météores géants
suivant au delà des temps géologiques
des courses qui ne cesseront que lorsque la dernière
respiration resucera l'univers
sa pointe sera si dense qu'elle ne pourra qu'impulser à
nouveau une autre éternité

l'aube donne son intimité musicale

la vague la ressasse

tendresse d'une caresse et d'une jouissance
sans cesse
et sans accoutumance

Mes doigts ouverts donnent l'empan des ombres que
parcourent mes pas

leur mesure est caresse des rues
grouillant d'amours trop vite éteintes
d'étreintes trop tôt dénouées
de joies suspendues par des lueurs trop vives

elle rend aux objets leur stature que l'ombre amplifiait
leurs contours qu'elle estompait
de rêves s'effilochant parmi les bruits disparates et
présomptueux
de rires courts de souffles entravés de regards vagues

navires du temps
dans le grand bouillon de la mort
nos rêves de vie s'enlisent
s'engluent
et malgré le pouvoir de nos ailes
nos corps restent collés à ces sols trop gluants

TIPASA
Le grès et l'escal

Arrive à mes lèvres une saveur gris lessivé
le goût des pierres du temple
mordues de pluies de soleil de vent d'excréments de
vies d'insectes
burinées criblées piquées mouchetées
poncées par une poussière de terre qui s'incruste dans
les tavelures
Furent-elles jamais blanches ?

Le miel lumineux des genêts une odeur camphrée
vague le romarin la sueur de la sauge

Elles brillaient de rouge sulfureux cerné de suie
mêlaient les ors et l'électrum
buvaient avec les prières la fumée des sacrifices et les
eaux lustrales
enveloppées de voix lamentations hymnes de joie ou
de détresse
Dans la houle des haines de l'espoir

Tendre explosion des bougainvillées de la fleur de
grenade

Les dieux sont morts elles demeurent
parmi les involucres des iris les héliotropes en dentelle

Corps ensommeillés elles demeurent
gisants parcourus des frissons de la terre
que soutient la berceuse des eaux et du soleil tout
proche

dans la chaleur des hibiscus et des lentisques

Les dieux sont mort elles demeurent
Les accueillent
la fraternité des arbres et des fleurs
la marche prudente de l'olivier la cérémonie des pins
la prière des cyprès
et la douceur feutrée des ravelles

Une aiguille de pin tombe sur le sol
ainsi commence l'ivresse la symphonie du monde
griffe délicatement l'air avant de se poser
aiguille parmi les aiguilles
soulève
un minuscule halo de poussières odorantes
Happé aussitôt par des parfums iodés

Chute minuscule l'horizon chancelle

ÉPHÉMÈRE BLEU

Feuillette
la page unique
du livre
ciel
l'espace

Vibre

une ombre
laisse
au sol
sa silhouette
mouvante
et aussitôt
s'enfuit

Ce tremblement
feuille qui naît
frissonne
d'un poids de rosée

Entre mer et terre
bord de ciel et d'eau
paupière
au cerne de nuit
lasse

Air
entre les lèvres
la trace
d'un oiseau
fugace

Ridules de l'eau
l'écume
les boit
et les buvant
s'efface

Bout du monde
la forme à peine fanée
d'un rêve discret

passé

Entre aile et bleu
lente
et tendre
la chute
du

silence

UNE FLEUR DES CYCLADES

Elle dit
la main qui fut
le geste perdu
la caresse évanouie
le monde englouti où la main a pris forme

Elle dit
ici le pied s'est posé
le rythme de l'air
la danse le chant

et la course de cendre au delà des falaises de craie.

UN KOUROS

Invente du cœur de la terre
les corps qui furent l'élan
d'une aube enfouie
la mer connaît ce calme
des fins de nuit
quand chasse le loup

le corps des corps surgit
du sommeil de la pierre
dans le matin qui naît
l'air vibre à peine
une eau tremble et bruit
cachée dans les zinnias

tu flottes à la dérive des jours
rien ne résiste
à l'errance parmi les peuples oiseaux
à l'attention rêveuse des nuages
corps d'ombre et de soleil
parmi le vent

À FLEUR DE SOL

Le jeu des ombres doubles sous les lunes
sauter de l'une à l'autre retrouver
la chair le souvenir
et la tiédeur des eaux

Le goût du sel c'est mer sueur et larmes
et c'est exaltation de tes papilles
si prompt que soit ton geste
inattendu ton saut
tu ne parviendras pas à piétiner tes ombres

Le goût du sel c'est mer sueur et larmes
quand tu voudras couvrir tes ombres en leur entier
ton corps coulé sur elles sous les lunes
elles disparaîtront

les retrouver
c'est faire obstacle à la lumière
en lui tournant le dos
c'est te tenir debout dans la lumière
en lui tournant le dos

Au jeu des ombres doubles sous les lunes
tu déplies l'espace tu déploies
ailes branches feuilles fleurs
tes bras couverts de fruits et qui s'agitent
désespérément libres dans le vent

Le goût du sel c'est mer sueur et larmes
c'est jouissance sur ta langue c'est
cet abandon de toi dans le silence
parmi tes ombres sur le sol portées

TERRES ÉTRUSQUES

C'était

O TOSCO

l'incarnation d'un monde sacré et

presque effrayant

CHE PER LA CITTÀ

DEL FOCO

dont j'ai

retrouvé des vestiges

chez nos nécromanciens étrusques

VIVO

TEN VAI

Qui peut, penché sur la longue théorie des siècles,
chercher à suivre la navette filant d' une génération à
l'autre, sans ressentir que cette suite fait masse, que,
gros d'une humanité mille fois millénaire, nous portons
en nous l'épaisseur des temps.

Cela même qui me voue aux ouvertures me tue
C'est le révélateur Le piège
Ici le feu s'inverse tombe
et l'on dit

que qui sait lire la fugacité des ses formes, sa route
éphémère, le lieu et la qualité de son impact, la
topographie de ses traces, connaît le destin

(Il a ouvert ici les portes de la mort
éclaboussant)

Portes s'ouvrant, encombrées d'ossements parés pour la
longue fête, marquées de la couleur épaisse des temps

amassés, d'éclats pulvérulants, meurtries des sursauts de la terre : enduits déplacés, zones décroûtées dont on ne peut pourtant pas dire qu'elle étaient plus fragiles, ni plus exposées, opacité perdue des recouvrements ; ainsi se présentent aux regards ces murs dont l'enduit supérieur — affaibli — laisse apparaître d'anciennes fresques derrière lesquelles se devine un état plus ancien de la surface (sans que rien ne permette de décider s'il s'agit déjà du projet primitif), et redécouvre — là où la pierre même s'effrite — près d'un poli intact, ses origines rugueuses.

Il est clair pourtant que ce qui nous apparaît comme une sorte d'empreinte innocente laissée par la morsure du temps obéit à des lois qui nous échappent souvent. Le trapèze dans lequel l'ensemble s'inscrit (ou qui naît des nécessaires rapports entre les éléments de l'ensemble) figure ces traits architecturaux hésitant entre la fin du néolithique et nos premiers temps historiques.

couleurs des terres grasses
les prés ne sont pas verts ils ont
les teintes des émeraudes sous les soleils mêlés
celles
tendres et instables d'algues remuées par les frissons
de l'eau celles
chargées de force retenue d'un feuillage de chêne celles
fragiles
d'une végétation déjà piquée des craquelures tendres de
l'automne
la terre n'est pas brune elle a
la blondeur sèche des fins d'étés
l'argent lourd des cendres humides

l'aérienne fatigue des briques qui s'effritent
la grâce des vapeurs bleues dans le lointain

Tu ouvres les portes de la terre

E QUINDI USCIMMO A RIVEDER LE STELLE



F.A.T.A.

Variations sur un chant élémentaire



F (UOCO)

Les rêves de renaissance fument toujours des feux qui furent.

Quand j'ai voulu approcher ma bouche de celle des enfers, ils m'ont saisi.

Nous en portons la trace au bout de tes fusains.

*

Le feu s'est retiré.

Il a détruit toutes mes enveloppes,

Mes pauvres armures.

Il ne m'a laissé

Que le goût des cendres et des charbons

L'éclat terne des laves et des rouilles

Pour survivre à sa perte.

*

Tous les feux se sont retirés.

Ils avaient détruit une à une toutes mes enveloppes,
mes pauvres armures;

Ils ont laissé ces cendres,

Charbons, laves et rouilles

qui survivent de leur mort.

Marquons-en la place au bout de nos fusains.

*

Les feux m'ont laissé béance au bord des gouffres.

Comment survivre à leur perte ?

Qu'ils viennent,
Ardeur des lumières,
Explosive,
Ou celle des oxydations,
Lente.

*

Qu'il vienne, le feu de toutes les métamorphoses,
Ardeur des explosions,
Lumineuse,
Celle des oxydations,
Lente;
Qu'il creuse ma douleur,
Plus profond que ma chair;
Qu'il mette à vif ma plus intime plaie.

Relevons en le lieu du bout de nos fusains.

*

Toutes mes enveloppes,
Pauvres armures,
Une à une ont été détruites.

J'établis mes espaces dans les chatolements sourds de
mes cendres;

Les rêves de renaissance fument toujours des feux qui
furent.

*

J'ai voulu me pencher au bord des enfers,
Et le feu m'a saisi.
Quand il s'est retiré,

Il a laissé cendres et charbons, laves et rouilles.

J'établis mes territoires dans ces chatoiements sourds.

*

Tous les feux se sont retirés.

Ils m'ont laissé béance au bord des gouffres,
Perdu parmi les cendres, charbons, laves et rouilles
Qui survivent de sa mort.

Nous en recueillons la trace du bout de nos fusains.

*

Le feu est venu,
Ardeur des lumières explosives ou des oxydations
lentes.
Il m'a saisi quand j'ai voulu me pencher au bord des
enfers;
Il m'a appris qu'on ne se consume que des feux que
l'on a su voler.

*

Le feu m'a laissé béance au bord des gouffres
Pour survivre à sa perte.

C'est lui qui pose
Sur tout ce qui vit
Les marques de la mort.

*

Les marques de la mort sur tout ce qui vit sont feu.

Il met à vif ces plaies,
Plis intimes,
Plus profondes que les douleurs de chair.

Apprends qu'on ne se consume que des feux dérobés.

*

Dans le sourd chatolement des cendres,
J'établis les espaces dont je veux prendre possession.

— Ma douleur y est ensevelie
Plus profonde que celle de mes chairs
mise à vif au creux le plus intime de moi-même —

Les rêves de renaissance fument toujours des feux qui
furent.

A (CQUA)

Compagnes fidèles de toutes les naissances et de
toutes les morts,
Les eaux sanglotent, grondent, chutent, s'émiettent ;
Multitude où la lumière se brise,
Se disperse.

Respiration des criques
coups d'air au bord protégé des torrents

*

L'eau porte en elle toute la largeur du ciel.

Les oiseaux s'y affairant,
Ils s'y endorment dans leurs rêves d'ailes.

Le long des veines des arbres,
Du fond de la terre aux frontières du ciel,
Je peuple ma voix des voix des peuples d'eaux.

*

Multitude de l'eau,
Ses sanglots, ses grondements, ses chutes, ses
émiettements ;
la lumière s'y brise et s'y disperse.

Je fais mienne la litanie d'air et de lumière,
Le silence des étangs de lune

Jusqu'en ces points ultimes dont on ne sait pas même
rêver.

*

Je modèle le souffle de mon corps océan sur les
souffles de l'eau
Jusqu'en ces points ultimes dont ne sait pas même
rêver,
Et où les oiseaux s'affairent,
Où ils s'endorment dans leurs rêves d'ailes.



*

L'eau accompagne, fidèle, toutes les naissances et
toutes les morts.
Recueille ses sanglots, ses grondements, ses chutes,
ses émiettements,
Multitude où la lumière se brise et se disperse.

Le long des veines des arbres,
Du fond de la terre aux racines du ciel,
Je peuple ma voix des voix des peuples d'eaux.

*

Les eaux portent en elles toute la largeur du ciel.
Modèle ton souffle sur le leur,
Halètement des plages de nuit.

Respiration des criques, coups d'air au bord protégé
des torrents.

*

porte en toi les murmures sourds de l'eau,
Ses rires,
Les remuements de ses galets,
Comme je fais mienne sa litanie d'air et de lumière,
silence des étangs de lune.

Tout ce qui agite l'eau agite l'homme.

*

Je fais mienne la litanie d'air et de lumière, le silence
des étangs de lune,
Jusqu'en ces points ultimes dont on ne sait pas même
rêver.

Modèle ton souffle sur celui de l'eau, halètement des
plages de nuits.

*

Tout ce qui agite l'eau agite l'homme,
Ses sanglots, ses grondements, ses chutes,
Ses émiettements, multitude où la lumière se brise et
se disperse.

Je modèle le souffle de mon corps océan sur les
souffles de l'eau.

*

Comme toi,
Je modèle le souffle de mon corps océan sur les
souffles de l'eau.

Halètement des plages de nuit.

Elle porte en elle toute la largeur du ciel.

Comme le long des veines des arbres,
Du fond de la terre aux frontières du ciel,

Les oiseaux affairés
S'endorment dans leurs rêves d'ailes,

Je peuple ma voix des voix des peuples d'eaux.

Tout ce qui agite l'eau agite l'homme.

*

Porte en toi les murmures sourds de l'eau,
Ses rires, Le remuement de ses galets,



Respiration des criques,
Coups d'air au bord protégé des torrents.

Elle accompagne, fidèle, toutes les naissances et toutes
les morts.

T (ERRA)

Fille des pertes :
Feu refroidi,
Air expulsé,
Eaux retirées,
Terre est lourde de temps;
Seule, elle sait le conserver et t'en rendre les fruits.

La part de moi la plus proche de ma mort est terre.

*

Mère du souvenir,
Terre est le lieu des attentes, des fatigues, des repos,
Des silences.
Les sillons dont tu la griffes t'ont appris toute la mesure
de l'espace et du temps.

C'est le socle de calcaire sur lequel j'ai construit cette
dérisoire ardeur de souffle et d'eau.

*

Terre est ce que j'ai gardé de moi depuis un si long temps !
Depuis que m'ont quitté,
Comme d'un trait, la chaleur et l'air.

C'est dans ses failles que tu as nourri le mystère et le secret.

Et nous disons que nous nous y tenons debout !
Prétentieuses certitudes !

*

Mère du souvenir,

Terre est le lieu des attentes, des fatigues, des repos,
Des silences.
Les sillons dont tu la griffes t'ont appris toute la mesure
de l'espace et du temps.

La part de moi la plus proche de ma mort est de terre.

*

Terre seule recueille tes moindres traces.

Elle est le socle de calcaire sur lequel j'ai construit
ma dérisoire ardeur de souffle et d'eau.

Et nous disons que nous nous y tenons debout,
prétentieuse certitude !

*

Fille des pertes,
Feu refroidi,
Air expulsé,
Eaux retirées,
Terre est lourde de temps.

Seule elle recueille tes moindres traces.

La part de moi la plus proche de ma mort est terre.

*

Terre frontière, terre tue.

Seule elle recueille tes moindres traces.

C'est elle qui fait de moi ce bout ridicule et rigide de
chrysalide avortée.

*

Mère du souvenir,
Terre est le lieu des attentes, des fatigues, des repos,
Des silences
Qu'elle seule sait conserver et t'en rendre des fruits.

Elle est le socle calcaire sur lequel j'ai construit ma
dérisoire ardeur de souffle et d'eau.

*

Terre frontière terre tue,
Socle calcaire où j'ai construit ma dérisoire ardeur de
souffle et d'eau.

Les sillons dont tu la griffes nous ont appris toute la
mesure de l'espace et du temps.

*

Les sillons dont tu griffes la terre t'ont appris toute la
mesure de l'espace et du temps ;

Et nous nous y tenons debout,
Dans la prétention de nos certitudes.

(Elle est ce que je garde de moi depuis si longtemps,
Depuis que m'ont quitté, comme d'un trait, la chaleur
et l'air.)

*

Terre frontière, terre tue.

Dans ses failles, tu t'es nourri de mystères et de secrets.

Elle est ce qui a fait ce moi ce bout ridicule et rigide de chrysalide avortée.

*

Terre est ce que j'ai — depuis si longtemps — gardé de moi
Après que m'eurent quitté, comme d'un trait la chaleur et l'air.

Elle est fille des pertes,
Feu refroidi,
Air expulsé,
Eau retirée,
Terre lourde de temps.

Elle seule sait conserver tes traces et t'en rendre les fruits.

A (RIA)

Les morceaux de nuit se retirent dans leurs propres
replis
(Ainsi le font les oiseaux dans leurs ailes
Qui s'abandonnent au sommeil).
L'aube vacille et chancelle, chassant les chiffons
d'ombres.

Au dessus des eaux, dans les fluidités terreuses qui
montent des roseaux immobilisés et des bois flottés,
L'air
Tremble
Encore
Incertain
De l'à peine ébauchée d'un fruit au premier plan
Ou de l'improbable présence d'un massif suspendu,
dans le lointain, à la légèreté des gouttes de lumières.

Bientôt les horizons se chargeront de transparences
bleues;
L'air le plus proche s'échauffera progressivement,
Et dans l'or pauvre des pailles usées par le temps,
Vapeurs lentes des rêves de renaissance,
Se dilateront nos regards.



L'atelier d'Albert Chubac



Peu de chemins vous conduisent
dans l'atelier d'Albert Chubac
ils grimpent entre ciel et genêts
et ils gardent le souvenir
de la lenteur des temps passés

quand les vagues quittent la mer
elles se font rochers collines
au lointain elles sont montagnes
dont l'image trouble s'estompe
bleu pâli dans le bleu du ciel

blanc de la chaux étincelant
douceur du lait des souvenirs
dedans et dehors se fiancent
c'est l'embrassade des journées
dans l'atelier d'Albert Chubac

le romarin le genêt la figue
poussent dans l'or humble des simples
ça bourdonne ça melliflue
ça se faufile dans les herbes
c'est l'atelier d'Albert Chubac

mains ouvertes devant les yeux
pour sculpter la clarté des jours
pour retenir dans le regard
la vérité du ciel qui fuit
dans le tamis des doigts fenêtres

en bout de route en bout de vie
en bout de doigts en bout de peine
c'est le phénix du quotidien
toute la paix des retrouvailles
dans l'atelier d'Albert Chubac





COMPLÉMENTS

Ouvre-moi cette porte, une version de ce texte a été éditée par Colophon arte, Belluno, Italie, 2001, texte manuscrit, estampes d'Angelo Bagnasco.

Je vois la digitale, La Diane française, Nice, 2015, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, encres et aquarelles originales de Carmen Boccù

Silence de météore, La Diane française, Nice, 2011, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, deux feuilles de béton de Martin Miguel.

Horizon 1, Une version de ce texte a été publiée par Le Cairn, Nice, 1991, texte manuscrit, 12 exemplaires, pastels d'Yves Popet.

Horizon 2, une version de ce texte a été publiée par la Galleri Ulva Kvarn, Uppsala, Suède, 1992, texte sérigraphié (Atelier Alain Buyse), 50 exemplaires, sérigraphies d'Yves Popet.

Percées, La Diane française, Nice, 2016, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, 3 œuvres originales sur moustiquaire de Jean Marc Pouletaut.

Vol inverse, texte inédit. Pierrette Bloch dédicataire, 1985.

Sub idem tempus. Une version inédite a été mise en musique par Alain Fourchotte, 2013. Une autre version a été manuscrite et illustrée par Roland Kraus à 9 exemplaires, pour les éditions de l'Ormaie (Vence) en 2015.

Vallées et montagnes, La Diane française, Nice, 2018, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, estampes à partir d'origamis de Fumika Sato.

Surge, Une version de ce texte a été publié par La Diane française, Nice, 2017, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, gravures de Remo Giatti.

Traversées 1, une version de ce texte a été publiée dans le catalogue « Horizons multiples » lors de l'exposition d'Armand Scholtès, au Centre international d'art contemporain de Carros en 2013.

Traversées 2, une version de ce texte a été publiée dans le catalogue « Carnet de bord (rétrospective) » lors de l'exposition d'Henri Bavier au Centre international d'art contemporain de Carros en 2015.

Elle dit Venise, La Diane française, Nice, 2014, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires, 3 œuvres originales de Sabrina d'Agliano.

Entre deux feuilles d'eau, La Diane française, Nice, 2018, texte composé au plomb mobile, 50 exemplaires. Illustrations : 3 œuvres originales de Sabrina d'Agliano.

Espace Caraïbes, texte inédit, 2014, dédicataire Serge Hélénon.

Trois gouttes de sang sur la neige, texte inédit, 2018, dédicataire Noël Dolla.

Humus 1, une version de ce texte a été éditée par l'association StArt, à l'occasion de l'exposition stArTerres, Vallauris, 2015.

Humus 2, une version de ce texte a été publiée sous le titre *Rêves de terre* lors d'une exposition de Jean Louis Cantin en 1991 et reprise dans la revue *La Métis* (1992) et *Les Rossignols du Crocheteur* (Z'éditions, Nice, 1995).

Baous et Rious, une version manuscrite de ce texte a fait l'objet d'un livre d'artiste avec une céramique, *Tour-Poème* de Salvatore Parisi, 2007.

Creux de l'ombre, une version sérigraphiée de ce texte, intitulée *Les Creux de l'ombre*, avec cinq gravures sur cuivre de Gérard Serée a été éditée à 25 exemplaires par les éditions de l'EPIAR Villa Arson, Nice, en 1992.

Trouées, Une version de ce texte, intitulée *Trouées d'émergence*, a été gravée sur plexiglas incrusté de peinture acrylique, recouvrant une œuvre de béton suie et huile de lin de Martin Miguel, 2004, 24 exemplaires.

Entrebâillement, texte paru sous divers titres. Première édition sous le titre *Pantoum à Farioli*, Éditions Latitude, Nice, 1989.

Parcourir les espaces, Une version de ce texte est parue dans la monographie Bruno Mendonça, Z'édicions, Nice, 1989.

Fantaisie de la Mangrove, une version de ce texte a été publiée dans le catalogue de Jean Marie Cartereau, *Entre chiens et loups - 1991/2001*, à l'occasion de son exposition à la Villa Tamari, La-Seyne-sur-mer, 2001.

Images, une version de ce texte a été publiée dans le catalogue Henri Maccheroni, *proximités Saint-John- Perse*, Fondation Saint-John-Perse ed. (Aix-en-Provence), 1991.

Cohabitation, la première version de ces textes a été manuscrite à 6 exemplaires, dans un livre composé de 5 bétons de Martin Miguel en 1998. La dédicace *Aux squatters de tous les pays*, est de Michel Butor.

Petits pans de mur, une version de ce texte a été publiée en photocopie par les éditions du Cairn sous le titre *Cinq petits pans de mur* en 1996.

Tipasa, une version de ce texte a été publiée aux éditions des Cahiers du Museur à 21 exemplaires, avec une photographie d'Henri Maccheroni sous le titre *Au grès d'une escale*, 2013.

Éphémère Bleu, une version manuscrite de ce texte, croisant un poème d'Alain Freixe et des illustrations de Leonardo Rosa, a été publié à 20 exemplaires par les éditions de l'Amourier en 1999.



Une fleur des cyclades, inédit, 2005, dédicataire Leonardo Rosa.

Un kouros, la première version de ce texte a été publiée, alternant avec un poème de Jean Loup Martin, par les éditions stArt en 2004 à l'occasion de l'exposition *Kouros* de Leonardo Rosa et Alkis Voliotis à la galerie des Cyclades à Antibes.

À fleur de sol, une version de ce texte a été publiée par MDL éd. Lille, en 2014 avec une illustration de Max Charvolen.

Terres étrusques, une version de ce texte a été publiée dans le numéro 1 de la revue *Metafore*.

F.A.T.A. une première version de ce texte, manuscrite et comportant quatre illustrations originales de Leonardo Rosa, a été publiée par les éditions Colophon arte (Belluno, Italie), en 1996 à 12 exemplaires. Chaque exemplaire présentait des textes différents pour chacun des éléments, sauf *Aria*. La version ici présentée, inédite, présente, en les remaniant, l'ensemble des version.

L'Atelier d'Albert Chubac, texte paru dans le catalogue *Albert Chubac*, à l'occasion de son exposition au Musée d'art contemporain et d'art moderne de Nice, en 2004.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à tous ceux qui, artistes, galeristes, éditeurs, amis, ont permis à ces textes et ce livre de voir le jour : Alain Amiel, Jean-Paul Aureglia, Angelo Bagnasco, Gilbert Baud, Pierrette Bloch, Carmen Boccù, Frédérik Brandi, Michel Butor, Jean-Louis Cantin, Omar Calabrese, Jean-Marie Cartereau, Max Charvolen, Albert Chubac, Sabrina d'Agliano, Maryline Desbiolles, Noël Dolla, Paolo Fabbri, Daniel Farioli, Alain Fourchotte, Egidio Fiorin, Alain Freixe, Serge Hélénon, François Helly, Galerie Ulva Kvarn, Roland Kraus, Andrea Lacovella, Henri Maccheroni, Jean-Loup Martin, Bruno Mendonça, Martin Miguel, Salvatore Parisi, Yves Popet, Jean-Marc Pouletaut, Thierry Renard, Leonardo Rosa, Fumika Sato, Armand Scholtès, Gérard Serée, Jacques Simonelli, Alkis Voliotis.





TABLE

OUVRIR AILLEURS	11
<i>Ouvre moi cette porte</i>	13
<i>Je vois la digitale...</i>	21
<i>Silence de météore</i>	29
<i>Horizons</i>	37
<i>Percées</i>	41
<i>Vol inverse</i>	45
<i>Sub idem tempus</i>	47
 DANS UN CLIGNEMENT DES PAUPIÈRES	 59
<i>Vallées et montagnes</i>	61
<i>Surge (gravir - graver)</i>	66
<i>Traversées</i>	80
<i>Elle dit Venise...</i>	93
<i>Entre deux feuilles d'eau</i>	96
<i>Espace caraïbes</i>	101
<i>Trois gouttes de sang sur la neige</i>	104
 TERRES ET TROUÉES	 107
<i>Humus</i>	109
<i>Baous et rious</i>	113
<i>Creux de l'ombre</i>	115

<i>Trouées</i>	117
<i>Entrebâillement</i>	118
<i>Parcourir les espaces...</i>	119
<i>Fantaisie de la mangrove</i>	121
 BÂTIS ET VESTIGES	 123
<i>Images</i>	125
<i>Cohabitation</i>	127
<i>Petits pans de mur</i>	132
<i>Tipasa</i>	137
<i>Le grès et l'escal</i>	137
<i>Éphémère bleu</i>	139
<i>Une fleur des Cyclades</i>	142
<i>Un kouros</i>	143
<i>À fleur de sol</i>	144
<i>Terres étrusques</i>	145
 F.A.T.A.	 149
<i>F (uoco)</i>	151
<i>A (cqua)</i>	155
<i>T (erra)</i>	159
<i>A (ria)</i>	164
 L'ATELIER D'ALBERT CHUBAC	 165
 COMPLÉMENTS	 171
 REMERCIEMENTS	 175





COLLECTION POÉSIE DE LA RUMEUR LIBRE

Première série

1. Joël Roussiez, *Nous et nos troupeaux*
2. Véronique Laupin, *Grammaire du retour*
3. Patrick Dubost, *)Le corps du paysage (*
4. Sylvie Brès, *Affleure l'abîme*
5. Anne Brouan, *Ne cherchez plus l'or du temps*
6. Annie Salager, *Travaux de lumière*
7. Andrea Iacovella, *Les Heures de Nemi*
8. Marie-Christine Gordien, *Chayotte*
9. Patrick Dubost, *)dans la neige (*
10. Sylvie Brès, *Une montagne d'enfance*
11. Luis Antonio de Villena, *Fuir l'hiver*, traduit de l'espagnol par Annie Salager
12. Marie-Christine Gordien, *Pollens*

Deuxième série

13. Annie Salager, *La Mémoire et l'Archet*
14. Roger Dextre, *Entendements et autres poèmes*
15. Luis Antonio de Villena, *Projet d'excavation d'une ville romaine au désert*, traduit de l'espagnol par Annie Salager
16. Stani Chaine, *Après les morts etc...*
17. Patrick Dubost, *Mélancolie douce*
18. Sylvie Brès, *L'Incertaine limite de nos gestes*
19. Diana Bellessi, *Tenir ce qui se tient*, édition bilingue, traduit de l'espagnol (Argentine) par Nathalie Greff-Santamaria
20. Jean-Charles Bousquet, *On suppose le silence*
21. Patrick Dubost, *Tombeaux perdus*
22. Julie Villeneuve, *Histoire du creux et du plein*
23. Michel Thion, *L'Enneigement*
24. Jeanine Baude, *Soudain*
25. Marie-Christine Gordien, *La Monnaie des Songes*
26. Annie Salager, *Des mondes en naissance*
27. Nicole Drano Stamberg, *... s'il n'y avait pas d'herbe si la poésie n'existait plus...*
28. Mathias Lair, *Ainsi soit je*
29. Vincent Calvet, *De cendre et d'écume, une ville*
30. Pierre Tilman, *L'Amour Moderne*
31. François Montmaneix, *Saisons Profondes*
32. David Dumortier, *Vous êtes peut-être dans ce livre*
33. Patrick Laupin, *Le Dernier Avenir*
34. Isabelle Pinçon, *Chambre zérosix*
35. Michel Thion, *Aphorismes et Périls*
36. Sylvestre Clancier, *La Source et le Royaume*
37. Roger Dextre, *Des écarts de langage*
38. Démosthène Agraftiotis, *Dialytika*, traduit du grec par Gérard Pierrat
39. Dominique Sampiero, *Pensées de porcelaine noire*
40. Lili Frikh, *Carnet sans bord*
41. Patricio Sánchez-Rojas, *Les Disparus*
42. Brigitte Gyr, *Le Vide notre demeure*
43. Thomas Vercruysse, *Accessions et Chutes*

Hors série

- Armand Le Poète, *Nouveaux Poèmes d'Amour*
- Joël Roussiez, *Roses*
- Armand Le Poète, *Les Poèmes de Ménétrol*
- Arthur Roques, *Carnet de poèmes*

44. Jeanine Baude, *Oui*
45. Sylvestre Clancier, *Par ces voix de fougères qui te sont familières*
46. Michel Thion, *Chroniques de la Mort*
47. Annie Salager, *Les Temps mêlés*
48. Pierre Tilman, *Le Choix des couleurs*
49. Béatrice de Jurquet, *Si quelqu'un écoute*
50. Anne Brouan, *Amers déserts*
51. Jean Pérol, *L'infini va bientôt finir*
52. Jacques Ancet, *Voir venir Laisser dire*
53. Thierry Renard, *La nuit est injuste*
54. Frédéric de Boccard, *Prière d'insérer ma vie*
55. Lili Frikh, *Tôle froissée*
56. Marie-Christine Gordien, *Moon walker*
57. François Vauluse, *Mondes menacés*
58. Anne Lhoro, *Froissements*
59. Patrick Laupin, *Le Bloc de peine*
60. Florentine Rey, *Le bûcher sera doux*
61. Jean-Pierre Crespel, *L'Emprise de l'aube*
62. Guillaume Artous-Bouvet, *Prose Lancelot*, suivi de *Monologues de la forme* et de *Chant de personne*
63. Anne Brouan, *Rapaces de l'ombre*

Troisième série

64. Patrick Chavardès, *Périphéries*
65. Annie Salager, *Le Chant du terrestre*
66. Marie-Christine Gordien, *L'Impossibilité d'aimer*
67. Sylvestre, *Un regard infini*, *Tombeau de Georges-Emmanuel Clancier*
68. Jeanine Baude, *Les Roses bleues de Ravensbrück*
69. Serge Pey, *Ouessant*
70. Henri Brosse, *Langue de chair*
71. Jacques Ancet, *Perdre les traces*
72. Catherine Pont-Humbert, *Les Lits du monde*
73. Georges Drano, *La Barrière de pluie*
74. Antoine Simon, *Rien du Tout*
75. Patricio Sánchez-Rojas, *Et pourquoi le chemin... Y por qué el camino...*
76. Brigitte Gyr, *Partition tombée en poussière*
77. Guillaume Artous-Bouvet, *Glacis*
78. Roger Dextre, *Le jour qui revient*
79. Vincent Calvet, *Solitude des rivages*
80. Azadée Nichapour, *Chaos Étoile*
81. Serge Pey, *Les Pandas de Chengdu ou le secret du sixième doigt*
82. Patrick Laupin, *La Mort provisoire*
83. Alexander Dickow, *Appétis* suivi de *Un grenier*
84. Raphaël Monticelli, *Autres ailleurs*

- Jacqueline Merville, *Lotus d'air*
- Andrée Apperelle, *Anthologie poétique, 1962 - 2007*
- Albane Gelé, *Cher animal*



Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
par Smilkov Print en janvier 2023
Imprimé en UE



